Les Copains d'la neuille

L'ACTUALITÉ DE LÉO FERRÉ

Automne 2016 / Hiver 2017 – N° 32 – 3 €

Léo Ferré Une vie d'artiste

On la pare de nombreuses qualités : une étude fouillée de plus de sept cents pages, des sources multiples et diverses, une chronologie et une iconographie impeccables, une écriture talentueuse, des annexes précises, un précieux outil de documentation. La biographie de référence.

On la charge de quelques défauts : des erreurs et des omissions, l'importance donnée au rôle de Madeleine, la préférence accordée aux années Barclay, le manque d'approfondissement de la « période toscane ». Une biographie sélective.

Les avis sont partagés sur *Léo Ferré Une vie d'artiste* (Actes Sud) de Robert Belleret, les propos sont définitifs, gravés dans le marbre, non réconciliables.

Au-delà, une évidence, seule parmi les biographies parues, elle poursuit sa vie éditoriale. Après l'édition de 1996, la parution en livre de poche dans la collection Babel en 1998, une deuxième édition en 2003, sort cette année une troisième édition (3 000 exemplaires).

Une nouvelle édition, revue et augmentée, corrigée de quelques erreurs, complétée des découvertes des vingt dernières années pourrait aplanir les différends et les différences. Ça ne semble pas à l'ordre du jour.

Léo Ferré, ses pas sur la carte de la Méditerranée

Après deux parutions – *Cahiers d'études* n° 7, *Marseille* (2004), *Art-Chives* n° 4 et n° 5 (2005) – *Léo Ferré, ses pas sur la carte de la Méditerranée* est sorti dans la collection Chiendents, n° 106, en avril 2016. *Léo Ferré, ses pas sur la carte de la Méditerranée,* titre incomplet sans la mention *en compagnie de Maurice Angeli* que Claude Frigara a écouté et enregistré, pour une histoire écrite une carte à la main, la permanence d'un homme dans ses paysages. Maurice Angeli – CLN n° 19 – c'est l'ami d'enfance, l'ami des bons et des mauvais jours, celui qui laisse aller de sa mémoire les petits faits, les petits riens ou les gros fracas qui font toute la vie. La Méditerranée c'est le décor de l'enfance, à portée de regards ou de souvenirs, la Méditerranée à Marseille ou à Talamone, la Méditerranée dans un plat de spaghettis, supplantée à certains moments par d'autres vagues, d'autres histoires et d'autres poèmes. Claude Frigara raconte des souvenirs en sensibilité et en poésie, une mer qui restera, à jamais, « monstrueuse d'affection et de tendresse », une présence vitale. Cette édition de quarante pages comprend un cahier photos, sept dessins marseillais de Bernex, neuf chansons en toile de fond et, en couverture, une affiche avec une photo d'Hubert Grooteclaes.

Léo Ferré Chanson 1953-1962

Un premier *Léo Ferré* était paru en 2007 chez Nocturne : vingt-deux pages de José Correa, une biographie 1916-1958 de Martin Pénet, deux CD 1950-1955. En dessins, en peintures, la vie de Ferré, la naissance de la révolte, l'emprise de la poésie et de la musique, une vie tracée de toutes les couleurs, deux ou trois noir et blanc insérés pour compléter la palette, une vie pleine de mots, la poésie à ciel ouvert.

Cette année sort, chez Bdmusic, un deuxième *Léo Ferré*, toujours en long-box, le même trio : un cahier, épaissi, de cinquante-deux pages également distribué en dessins et en biographie, cette fois 1916-1993, deux CD 1953-1962 qui reprennent deux années du premier livre et onze chansons, qui ouvrent sur d'autres merveilles, quarante-huit titres.

Cette fois, sauf la couverture, José Correa est passé au noir et blanc intégral : le Ferré des années 50, peu de mots, de fond ou d'arrière plan, si ce n'est la ville, la mer, des chevaux, des poètes et des albatros. Des dessins plein cadre, démultipliés souvent, des arrêts sur image, sauf que Correa n'arrête pas le mouvement, ne fixe pas le moment mais invite dans la lenteur du regard à l'animation, à la vie.

Il propose dans ces pages de somptueux lavis, entre le dessin et la peinture, le trait et le noir. Le dessin est commencé au crayon pour fixer un visage, un geste, une silhouette, une scène, continué à l'aquarelle noire plus ou moins diluée, pour aller dans toutes ses nuances. L'aquarelle travaille le papier, se diffuse, sèche en auréoles, finalement rehaussée au crayon. Le lavis superpose et unit le blanc du papier aux noirs découverts, d'un décor ou d'un regard. Les doubles pages sur *Monsieur William*, *Comme à Ostende* ou *Les Poètes*, la dernière en bras d'honneur, offrent un Ferré tel qu'en lui-même le dessin l'invente.

À suivre en page 3 de couverture

Léo Ferré 2016-2…

La couverture tricolore attirait le regard avec la photo de Camélia Jordana, sein nu, en Marianne, avec un titre *Ils vont faire 2016*, annonçant trente-quatre personnalités qui allaient marquer la nouvelle année. C'était la couverture de *L'Obs*, numéro 2668-2669 du 23 décembre 2015 au 6 janvier 2016.

Parmi ces personnalités, Léo Ferré était présenté par Cédric Villani, le mathématicien qu'on avait croisé avec sa « mathématique bleue » dans un article du *Monde* – CLN n° 24 –, dans son premier livre, *Théorème vivant* où se lisait son amour de la chanson et de Ferré. On a apprécié le portrait, la signature sortait de l'ordinaire, disait la créativité d'un poète, ses forces et ses fragilités, ses mots « à la hauteur des plus grands textes du répertoire français ». On ne s'est guère attardé sur le titre générique un peu racoleur : comme d'autres, Ferré allait « faire 2016 », remplir le temps et l'espace, occuper les unes médiatiques. On a plutôt observé ce que 2016 avait fait de Ferré : une exposition à Beaune, un *Cabaret* à la Comédie-Française, une exposition de Charles Szymkowicz, un concert à la Maison de la Radio, un nouveau *Sur la scène-Léo Ferré 73*, l'enregistrement, en début d'automne, de textes de Ferré par Michel Bouquet (le CD sortira en 2017), un timbre de C215, d'autres événements déroulés dans notre précédent numéro, poursuivis ici-même. Des manifestations à géométrie variable, à hauteur inégale, du plaisir avant tout, en déconvenue parfois, le lot habituel d'une année de « célébration ».

Après la multitude éditoriale post-1993, l'agitation des premières années anniversaires en 2003 et 2013, 2016 passée, l'œuvre de Ferré entre dans un autre temps, une autre durée. La prochaine occasion, le trentième anniversaire de sa disparition, n'est pas pour demain. Pour quelque temps, l'œuvre est livrée à elle-même, allégée des opportunités mémorielles où la ferveur le dispute à la comptabilité, débarrassée des artifices circonstanciels. Livrée à des hommes et des femmes, des amateurs de bonne volonté.

Ainsi l'œuvre de Ferré poursuivra son chemin, en tracera d'autres, dans la continuité, interprétée dans toutes les musiques, dans toutes les voix, mise en concerts et en spectacles, remise à l'étude. Tous formats souhaités, à la télévision même, comme l'exige une pétition circulant sur Internet, dans l'intime, comme *Léo 38* de Monique Brun qui, depuis cinq ans et plus de deux cents représentations, donne un Ferré – l'expression est de Bruno Ruiz – « de chevet », à conserver à portée d'avenir. Dans d'autres ambitions, d'autres conquêtes. Celles que ne cesse d'initier Pascal Boniface, ardent activiste de cette année 2016. Celles qui trouveront d'autres refuges, dans une marge un peu élitiste, mais c'est aussi la place de Ferré, par exemple dans deux « temples » culturels où *La Mauvaise graine* germerait à merveille, la Philharmonie de Paris et la Bibliothèque Nationale de France.

Il reste aussi à maintenir l'œuvre disponible, à la préciser. *Les Chants de la fureur* avait ouvert de nouvelles perspectives à La mémoire et la mer, à poursuivre avec les additifs de l'œuvre, à la suite de *Maudits soient-ils !*, *Les Fleurs du Mal suite et fin*, quelques autres archives, autour, par exemple, d'Apollinaire ou Aragon, en les mettant en CD ou en les « dématérialisant » sur le site leo.com qui propose une « fenêtre » pleine de promesses, *Des nouvelles sensass !,* qu'il faudrait ouvrir plus souvent. Sans trop évoquer une véritable *Intégrale* en quarante et quelques volumes qui semble tenir, aujourd'hui, de l'impossible. Œuvre à maintenir, à préciser, pour un objectif capital, lui donner tous les moyens pour que s'opère le glissement progressif vers de nouveaux amateurs de Ferré, vers une nouvelle génération. Défi majeur s'il en est…

Le souhait, enfin, que s'enrichissent la parole, la critique autour de Ferré, que s'insère celle que définissait Jean Douchet dans un article sur le cinéma – *Les Cahiers du cinéma*, n° 126, décembre 1961 –, évidemment transférable à d'autres arts et à la chanson : « La critique est l'art d'aimer. Elle est le fruit d'une passion qui ne se laisse pas dévorer par elle-même, mais aspire au contrôle d'une vigilante lucidité. Elle consiste en une recherche inlassable de l'harmonie à l'intérieur du couple passion-lucidité. Que l'un des deux termes l'emporte sur l'autre et la critique perd une grande part de sa valeur. Encore faut-il qu'elle possède ces deux moteurs ».

Une critique qui ne soit pas « un objet d'intérêt personnel », qui serve à « gonfler son moi », qui soit « un contact entre deux sensibilités » un approfondissement entre l'artiste et le critique, une discussion à trois avec le lecteur ou le spectateur, un mot que corrige Jean Douchet en note : « Je préfère ce terme d'amateur (celui qui aime) à celui de critique qui, parfois, par une passion trop exclusive perd toute lucidité, et « cesse alors d'être un véritable amateur pour n'être qu'un maniaque, c'est-à-dire un malade ».

« Les morts dépendent entièrement de notre fidélité, de notre mémoire », écrivait le philosophe et musicologue Vladimir Jankélévitch. Les morts, les œuvres aussi, dans un *Art d'aimer*.

François André

Dessin de Léloi (voir page 11, Festival Léo Ferré Gourdon)

Éditorial
Page 1 – *Léo Ferré 2016-2…*

L'Été 16
Page 4 – *Charles Szymkowicz, Les copains de la fureur* – Charles Szymkowicz
Page 9 – *Autour de Léo*
Page 10 – *Seul en scène-Léo Ferré 73, histoire d'un disque* – Jacques Layani
Page 13 – *Michel Bouquet lit Léo Ferré* – Alain Raemackers
Page 17 – *Ferré, Grooteclaes et C215, le timbre*

L'Été 16-suite
Page 19 – *Festival Léo Ferré Gourdon – Festival Classique sur le Roc – Timbre de Monaco – Paris, Ferré partout*

CD
Page 21 – *Monsieur mon passé + Complainte de Fantômas – L'Affiche rouge – L'Âme des poètes – Tony Hymas joue Léo Ferré – Où va cet univers ? – Brel. Ferré. Brassens. Trois hommes sur la photo* + Page 12 – *Avec Léo !* et *Best of*

Décès
Page 24 – *Enrico Médail, un chanteur dans les coulisses* – Mauro Macario

En pages 2 et 3 de couverture
Léo Ferré Une vie d'artiste – Léo Ferré, ses pas sur la carte de la Méditerranée – Léo Ferré Chanson 1953-1962 – Léo Ferré Sur le boulevard du crime – La Débâcle des bonnes intentions

En couverture, le timbre de C215, en 4e de couverture, la photo d'Hubert Grooteclaes qui a servi de « modèle ». Merci à C215, à Ninette, Marianne, Pascale, Madeleine Grooteclaes.

Pour leur contribution à ce numéro, nos remerciements à José Correa, Denis Dupas, Marion Favreau, Romain Humeau, Bernard Lespinasse, Jean-Paul Liégeois, Mauro Macario, Neviana Serafin.
À Jacques Layani et Alain Raemackers.
À Charles Szymkowicz.
À Marie, Mathieu, Marie-Cécile, Manuella Ferré.
Aux abonné(e)s qui poursuivent la fidélité et le soutien.

Les copains d'la neuille est publié grâce au soutien de **La mémoire et la mer**,
1, avenue Henri-Dunant, 98000 Monaco – Tél. : 00 377 92 16 75 30
ISSN : 1771 – 0871
Directeur de publication : **François André**
Comité de rédaction : **François André, Claude Braun, Jacques Layani**
Lettrage du titre : **Charles Szymkowicz**
Maquette et mise en page : **Rinaldo Maria Chiesa** dit **Rinaz**

Abonnement : 15 € pour 5 numéros
À : **François André, 111, Clos des Libellules, 73290 La Motte Servolex**
Anciens numéros : 3 € le numéro, 6 € le n° 26, 90 € les 31 premiers numéros – inclus le CD du n° 7
Courriel : francoisandre2@club-internet.fr
Internet : lescopainsdlaneuille.hautetfort.com
Et : leo.com

Charles Szymkowicz, Les copains de la fureur

Charles Szymkowicz vous prend par les yeux et ne vous lâche plus.
Léo Ferré

Prologue

Il y a eu en cette année du centenaire un événement emblématique, un manifeste, symbolisé par un lieu et une série de rencontres. Le lieu, Castellina in Chianti, les rencontres, en trois dimensions, d'un peintre avec Ferré, de Ferré avec ses *Copains de la fureur*, des amateurs de Ferré, réunis dans une spectaculaire exposition de Charles Szymkowicz.

L'exposition s'est tenue du 8 juillet au 6 novembre, a rassemblé près de 7 000 visiteurs et relevait du jamais vu, une suite de cent dix œuvres réunies dans l'impressionnant décor du Museo Archeologico del Chianti Senese Torre della Rocca.

On en a vu de *Toutes les couleurs*, du noir et du blanc évidemment, de tous les formats, accrochés, agrippés, suspendus aux murs et aux plafonds. Plus qu'une exposition, c'était une ascension, quatre niveaux à gravir, autant de marches que de tableaux, stations répétées, tant il fallait s'arrêter, reprendre souffle, jouer de toutes les perspectives et de tous les points de vue. Un tableau pouvait être observé en contre-plongée comme en plongée, sous toutes ses faces, en lumières changeantes, seul, en côte à côte, les yeux dans un véritable dédale visuel.

Il a fallu apparier et séparer, rapprocher et éloigner, rechercher des convergences et des divergences, sympathiser avec la palette des couleurs, capter l'intensité d'un regard, l'expression d'un visage. Pour entrer dans l'œuvre picturale de Szymkowicz, pénétrer l'œuvre de Léo Ferré, comprendre un langage et nouer d'innombrables conversations. Parfois, s'enfermer dans le silence et relever dans ces copains de la couleur l'absence criante des femmes. Il y a Marie Ferré, Édith Piaf, Anna Magnani. Dans une vitrine, le dessin réalisé en 1979 pour le Gufo del tramonto, illustrant la couverture de *Je parle à n'importe qui*. Rien d'autre que du masculin pluriel…

Pour rendre compte des *Copains de la fureur*, il nous a paru indispensable de laisser la parole à Charles Szymkowicz, à ses pensées, à ses mots sur le vacarme de ses toiles. Enregistreur en marche, il a déambulé dans son exposition, interrompu par nos remarques et nos questions, effacées pour ne garder que Charles Szymkowicz par lui-même.

François André

Charles Szymkowicz par lui-même

Il y a, à Castellina in Chianti, sur la Piazza del Comune, un imposant bâtiment en pierres s'élevant à droite par la Torre della Rocca. C'est le Museo Archeologico del Chianti Senese Torre della Rocca, magnifique tour à quatre niveaux s'ouvrant à ciel ouvert sur Castellina, le Chianti et la Toscane. Le bâtiment, la vue, l'ensemble est exceptionnel, majestueux. C'est dans ce cadre connu de longue date que j'ai imaginé, fin décembre 2015, une exposition consacrée à Léo Ferré, pour célébrer, à ma manière, le centenaire de sa naissance dans la commune où il a vécu ses plus belles années de bonheur, le mettant en accord, en dialogue avec ce lieu, présentant des évocations, des portraits de personnages qui ont intimement compté pour lui, sans exhaustivité aucune.

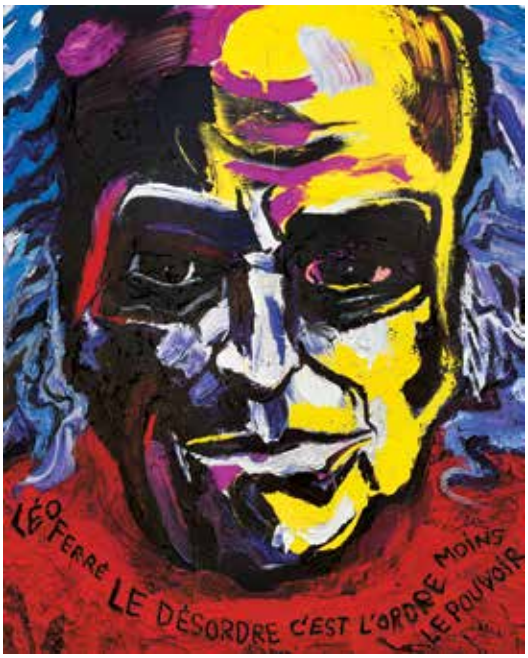
J'ai rassemblé des dizaines et des dizaines d'œuvres, de toutes périodes, des peintures, des dessins, des Ferré en nombre, des Verlaine, des Rimbaud, j'ai inséré une quarantaine de nouveaux portraits peints dans l'urgence des six premiers mois de 2016, des aquarelles que je peins depuis de nombreuses années autour de Castellina. La réalisation de l'exposition a été très excitante, découvrant, au fur et à mesure, les tableaux indispensables, la sélection évidente. Il ne fallait pas d'intrus parmi ces *Copains*. Il était indispensable que ça fonctionne de concert. L'espace, les niveaux, la hauteur de la Torre – tout un travail en amont – ont imposé un parcours, une scénographie, afin de sublimer l'accrochage de ces cent dix œuvres.

L'exposition commence sur la Piazza, sur le mur du Museo, avec une bannière de dix mètres de hauteur sur trois de largeur, composée à partir de l'affiche, du tableau *Léo Ferré Sur la scène* (2001) où j'ai intégré des paysages toscans, dans des couleurs d'une intensité qui chauffe l'image et nous entraîne dans l'univers immense de Ferré. Affiche créée avec mon ami Jourdan Leonardo qui me connaît par cœur, graphiquement, artistiquement parlant. Il fallait un titre : j'ai mis sur la piste l'éminent historien d'art, directeur émérite de l'École de Spécialisation d'Histoire de l'Art Moderne et Contemporain de l'Université de Sienne, Enrico Crispolti, qui a imaginé le « mariage » de la chanson *Les Copains d'la neuille* et du texte *Les Chants de la fureur* pour donner *Les Copains de la fureur*. Il me faut dire ma reconnaissance à toute la famille Ferré, particulièrement à Marie-Christine et Mathieu, au Directeur du musée, le Docteur Marco Firmati, aux deux Adjoints à la Culture, Andrea Pucci et Susanna Vivianni, à mon ami Kristoff Tillieu qui a dirigé la scénographie et l'accrochage, et à tous ceux qui ont participé ardemment à cette réalisation.

Quand on pénètre dans le musée, la première image est animée, un écran diffuse en boucle le documentaire de Bernard Gillain, *Charleroyal, Le K Szymkowicz*, tourné entre 2009 et 2015, d'une durée de soixante minutes. Un film qu'on peut découvrir en ouverture d'exposition comme en conclusion, qui révèle ma vision picturale, mon amour de l'enseignement artistique, Charleroi, mon atelier à Gerpinnes et qui apportent deux autres voix qui enluminent son déroulement, les chansons et les musiques de Léo Ferré, Michel Bouquet lisant les cinq textes que Ferré a écrits sur ma vie, sur mes tableaux, sur mes silences, un mot qui m'entraîne à une confidence. Quand je venais à Castellina, souvent Léo m'invitait à l'entendre chanter, répéter de nouvelles chansons à enregistrer, il chantait, j'écoutais et un jour il m'a dit : « Charles, tu sais pourquoi je t'aime ? Tu n'essaies pas d'entrer dans ma tête ». Le hasard des dates a fait que ce documentaire a été diffusé, pour la première fois, à la RTBF, co-producteur du film, le 7 juillet, veille de l'ouverture de cette exposition, avec ce titre qui illustre le goût de Ferré pour les surnoms, pour les êtres dont il aimait le contact, Charleroyal qui avait été précédé de Bakounine, de Charleston et qui a été poursuivi par Mathieu avec Charlowicz, par exemple, dans son texte si sensible qui figure dans le catalogue, *Charlowicz the camarade*. À côté de l'écran, deux vitrines présentent avec un tableau de Ferré, trois copains de la fureur, Baudelaire, Rimbaud et Verlaine, des traces de notre dialogue, la réédition du 33-tours *Léo Ferré chante Baudelaire*, celle d'*Une saison en enfer*, mon livre *Léo à Charleroi*, qui nous font entrer dans la première partie de l'exposition, celle d'avant la Torre.

Le parcours emprunte un couloir et un escalier, se fixe sur des murs blancs et des murs en pierres, dégage une atmosphère et suscite des correspondances. Une ambiance italienne, de Toscane, de l'île d'Elbe, une fusion d'artistes, celle de Géricault et de Van Gogh, l'un chez l'autre, la poursuite de la fureur, un portrait de Marie-Christine sur fond blanc, à dominante rose, orange et rouge où se découpe, image subliminale, Léo Ferré, un quadriptyque où il est chant et cri. Peut-être un hommage au *Cri* de Munch ? La nourriture des peintres, c'est les autres peintres. Tout comme Ferré s'est nourri de Beethoven, Satie, Debussy ou Ravel, je me suis nourri d'innombrables autres peintres. Munch est, sans doute, un des phares qui éclairent le siècle, comme Picasso. Je suis incapable de dire où sont les racines de mon besoin de peindre, mais je sais ceux qui m'ont précédé et marqué. Dans mon enfance, dès l'âge de douze ans, Bernard Buffet a été pour moi une révélation inouïe, Buffet que la critique a, ensuite, traîné dans la boue et qui connaît aujourd'hui une véritable résurrection avec deux rétrospectives à Paris. Par la suite, les expressionnistes allemands, Beckmann, Grosz, Dix, Nolde, l'école de Londres, Bacon, Freud, Hockney, et Géricault, Delacroix, Courbet, Guttuso… Il faut aussi s'arrêter sur la double gravure à l'eau-forte issue d'un ensemble original de huit gravures, qui a servi pour la réédition en 1971 de *Léo Ferré chante Baudelaire*. Léo n'aimait pas la pochette du disque de 1967, qu'un autre graphiste avait réalisée. Et c'est pour ça qu'il m'a demandé d'en créer une nouvelle. Je ne suis pas le seul à être triste que cet ensemble de gravures n'ait pas été repris dans les rééditions du disque.

On poursuit le parcours de l'exposition dans la Torre par l'entrée dans une autre dimension, spatiale et picturale. Imaginer une exposition c'est choisir des œuvres, c'est créer les conditions du dialogue avec un lieu, une déambulation idéale. On pénètre dans une première salle, toute en hauteur, dix mètres sans doute, le bois du plafond et de la charpente, les pierres des murs et du sol, un escalier de pierre puis de bois, trois ou quatre portes vers l'intérieur ou l'extérieur de la Torre. Dans cet espace, une quarantaine de tableaux ont été installés contre les murs, il y a aussi une vitrine avec un portrait de Léo et quelques documents, quatre dessins sous l'escalier. Quatre très grands formats sont accrochés au plafond par des chaînes et flottent dans l'espace, par deux, en recto-verso. Cette salle est à découvrir comme le cœur du thème de l'exposition : des portraits de Ferré, Apollinaire, Piaf, Vinci, Le Caravage, dans une bousculade chronologique, ailleurs un coq plein de sens dans cette région du Chianti, un Ferré chevauché, casqué d'un hibou, tel un portrait à deux visages, plus loin, un autoportrait. D'intenses jeux visuels s'organisent devant l'avalanche, l'accumulation des tableaux, aucun ne ressemblant à un autre, l'œil toujours appelé différemment, pris par un détail, un mouvement, dans la fertile difficulté à se fixer, dans la recherche et l'approfondissement du tumulte. Un jeu visuel qui se nourrit aussi d'une triple lumière, la lumière du jour à travers une porte vitrée, la lumière artificielle de quelques projecteurs, la lumière des tableaux s'éclairant les uns les autres. Une des quatre œuvres naviguant dans l'espace fait revivre la photo insupportable de l'arrestation, en 1943, d'un petit garçon juif dans le ghetto de Varsovie comme un écho à *Requiem* : « Pour le cheval enfant qui n'ira pas bien loin ». Il y a, en plein cœur de cette salle, le tableau de 2001 *Léo Ferré Sur la scène*, utilisé pour l'affiche, au sommet d'un mur deux grands Ferré peints cette année, dans lesquels se sont inscrit ses mots. Sur l'un, « Le désordre c'est l'ordre moins le pouvoir », sur l'autre, « Pour l'homme désarmé devant l'arme qui bouge ».



Nous traversons, ensuite, la salle des mariages que nous ne pouvions occuper, une salle sans tableaux, visuellement nécessaire, pour qu'en un temps très court le regard se repose, échappe à l'avalanche précédente, se prépare aux deux autres salles, aux dernières fureurs. Une traversée comme un entracte et l'arrivée devant une installation totalement différente, dans la disposition comme dans le choix des portraits disposés par groupes, géométriquement, en accord avec l'architecture. Ainsi, autour d'une fenêtre, a été installée, en arcade, une arche de huit portraits de Verlaine et Rimbaud, tableaux peints au début des années 2000, pour une exposition au Musée Rimbaud de Charleville-Mézières. J'ai eu du mal à tailler dans le vif, dans le choix de cet ensemble-là et j'ai retenu ceux qui avaient leur juste place dans ce concert. Dans cette salle, il y a également trois autres ensembles de portraits, trois grands damiers de couleurs, ici Pasolini, Modigliani, Chaplin, Pavese, Fellini, Magnani, là, Brecht, Weill, Mahler, Berstein, une Tête de supplicié qui peut faire penser à *Madame la misère* ou à *Ni Dieu ni maître*, ailleurs, Bakounine, Gabin, Grooteclaes, Raimu, Ronsard… J'aurais pu, évidemment, ajouter d'autres personnes admirées de Ferré mais je me suis retrouvé à la fin du premier semestre 2016 devant l'impossibilité d'être exhaustif. Il y aurait eu place, forcément, pour d'autres artistes ou intimes, je pense à André Villers, Jacques Putseys, Paul Castanier, Jean Cardon... J'ai été confronté à de multiples limites de temps et d'espace. Un véritable casse-tête résolu, souvent, après échanges avec Marie-Christine et Mathieu. Tous ces portraits s'inscrivent dans un thème commencé en 1991 avec Goya, une suite d'artistes, musiciens, peintres, sculpteurs, philosophes peints sur une vision commune fraternelle, un format identique, en cadrant le visage, accompagné, parfois, de mains. Une suite que je continue et qui permet,

d'une exposition à l'autre, des assemblages différents. Dans cette salle, une vitrine de dessins propose une autre approche, recentre ma rencontre avec Léo en deux autoportraits et cinq portraits de Ferré de 1991, à la plume et à l'encre de Chine, œuvres de dimension plus intime, en noir et blanc. Il faut dire la complexité de regarder la peinture, entrer en communication avec un tableau. Tout le monde n'est pas apte à ce dialogue (on peut être plus auditif que visuel), multiplier les inestimables rencontres avec les peintres dans les musées et les expositions. Le voyage n'est pas évident si on n'a pas été suffisamment initié à apprécier un accord, une harmonie, un contraste, par exemple, entre l'orange et le bleu, entre le violet et le jaune, si on ne connaît pas l'action de ces couleurs complémentaires. Par ailleurs, peintures et dessins sont chez moi inextricablement liés. On ne peut pas se limiter aux seules couleurs. C'est une évidence. Il y a aussi, ô combien, le dessin, la composition, la structure. Prenons Van Gogh, ses toiles sont de véritables effusions de couleurs. Si, par un coup de baguette, on faisait disparaître le dessin et la composition, le tableau s'effondrerait. Il y a toujours le dessin et l'observation qui se nourrissent de l'indispensable modèle. Parfois, on me demande si je peins tous ces visages de mémoire. C'est profondément stupide. Je suis figuratif : un regard, un nez, une oreille ne s'inventent pas. Le dessin, c'est la compréhension de ce qu'on voit. Dans cette exposition, il y a la rencontre entre les dessins et les peintures, entre la retenue de la matière et sa profusion, entre le calme des gris et l'exaspération des couleurs. Et tout ça n'est pas en opposition mais en complémentarité.

La dernière salle, tout en haut de la Torre, a été conçue différemment, avec un peu moins de tableaux. On arrive à un épilogue, à un sommet. On peut les regarder, différemment, un par un. Dans la première salle, il y avait des présences animalières, un coq, Ferré surmonté d'un hibou. Deux niches ont permis d'accueillir deux hiboux qui sont au cœur de l'œuvre poétique de Ferré. On pense à des chansons, à *L'Opéra du pauvre*. D'autres tableaux figurant des animaux auraient pu être présents, par exemple, une tête de cheval. Je l'ai déjà dit, il y a des absences. Cependant, il n'était pas question, pour moi, de peindre un chimpanzé. Ce n'était pas mon rôle. Seul, le photographe Hubert Grooteclaes pouvait en montrer l'image.

Au long de son parcours, le visiteur est confronté à mon œuvre, à la scénographie de celle-ci, à une vision de Léo et de ses copains de la couleur. À côté d'évidences poétiques et musicales, le spectateur peut se demander pourquoi Le Caravage, pourquoi Daumier ou Pasolini ou Anna Magnani ? À charge pour lui de comprendre telle ou telle présence, de saisir les admirations de Ferré, d'établir des « correspondances », celles que suggère magnifiquement Enrico Crispolti dans le texte du catalogue, *À la recherche des Copains de la fureur, entre peinture et chant,* celles qu'évoque fraternellement Léo Ferré quand il écrit à mon propos : « Le graphisme, c'est un peu la musique du papier ».

Charles Szymkowicz

[Les photos sont de Daniel Frison.]

Le catalogue de l'exposition : 30 cm x 30 cm, textes en français et en italien, 25 €, frais de port non inclus.
Contact : sarah.szymkowicz@gmail.com
La jaquette de couverture présente, en pages une et quatre, un détail de *Léo Ferré Sur la scène*, en rabats, un poème, *Hommage à Léo Ferré* de Charles Szymkowicz, en pages deux et trois, une aquarelle, *Poggio ai Mori.* Sur soixante pages sont rassemblées, en divers formats, soixante œuvres de Charles Szymkowicz sur les cent dix exposées, quelques photos, une dizaine de textes, les crédits de l'exposition et du catalogue.

Autour de Léo

Il y avait foule *Autour de Léo* le vendredi 9 septembre au studio 104 de la Maison de la Radio pour la première de l'émission de Didier Varrod, *Foule sentimentale*. Dans la salle, des centaines de spectateurs, sur la scène, une centaine de musiciens, tous dans l'attente d'un moment privilégié avec la Musique, quelques uns, proportion gardée, dans le prolongement de Monaco, Montreux, Liège ou Paris, d'autres, dans la prolongation de Nancy, Marseille ou Mons. Chacun avec une histoire d'absence et de présence, une bataille avec le temps, une rencontre avec Ferré.

Sa photo dans un halo sur un écran en fond de scène, encadré de tentures rouges, rehaussé de rideaux rouges et bleus, invitaient à une soirée étoilée, promettait sur la proposition de Didier Varrod les monts du Ferré symphonique, les merveilles du Ferré rock, les retrouvailles du classique, la confrontation avec la musique d'aujourd'hui. Une soirée en deux parties, en deux Ferré.

Avec les arrangements de Didier Benetti et la direction de Bruno Fontaine, l'Orchestre philharmonique de Radio-France a joué un Ferré en trois dimensions : un premier ensemble réunissant les quatre titres de *Ferré muet…* (1975), *Requiem*, *La Mort des loups*, *Love*, *Muss es sein ? Es muss sein !*, deux de *La Violence et l'ennui* (1979), *Words… words… words…* et *Frères humains, L'amour n'a pas d'âge*, dans une composition en six mouvements, véritable carte d'identité de Ferré, qu'il a fallu adapter à l'absence de chœurs entraînant quelques coupes, *Requiem* perdant deux minutes, *La Mort des loups* et *Love*, la moitié de leur durée originale. Mise à nu, mots exclus, cette suite livrait le chant entier de Ferré, sa richesse harmonique, sa palette mélodique, son univers poétique sans qu'il y ait le manque des mots. Il n'y avait pas réduction mais rassemblement, fusion, à charge pour la musique d'enserrer tout Ferré, de livrer un art musical, à charge pour le spectateur de jouer le jeu. Une autre dimension s'est jouée avec *La Mémoire et la mer* chantée par Bernard Lavilliers, submergé par l'émotion, en lutte avec l'orchestre, en désaccord avec la musique, s'enfonçant progressivement dans une irrémédiable noyade. Une troisième dimension, un triptyque entrelaçant *Paris canaille*, *Avec le temps* et *C'est extra*, le grivois et le romantique, un triptyque s'éloignant des partitions, se perdant après un subjuguant *Paris canaille* dans un collage peu lisible. Une première partie dans le plaisir fou d'une symphonie fantastique, sous le charme de la proposition, du ratage « émouvant » de Bernard Lavilliers, des visions arrangées de Didier Benetti.

En deuxième partie, sont arrivés Romain Humeau et ses cinq musiciens, le rock après le symphonique. Si ce n'est que pour Romain Humeau, sa double culture conservatoire-rock, il n'y a aucune différence entre ces deux composantes : « La musique, le fond est écrit sensiblement de la même manière, les thèmes générateurs sont les mêmes, les suites harmoniques ne diffèrent pas, l'arrangement déplace la composition ailleurs ». Le musicien s'était fixé une règle, le respect absolu, à la lettre, des harmonies et des mélodies, suivant Didier Varrod qui souhaitait « bousculer l'œuvre sans toucher aux fondamentaux ». Délaissant les partitions, il a tout relevé au casque, s'est arrangé avec Ferré, sans faire du neuf ou du mieux, allant ailleurs, différemment. Il a fallu deux mois pour caler l'affiche, dix artistes, de vingt-et-un à quelques années de plus, proposant leur titre, Tim Dup recevant *La Solitude*. Tous découvrant les arrangements dans la semaine du concert. Aucun, sauf cette *Solitude*, n'allant dans les chansons avec Zoo, tous allant de 1954 à 1973, Romain Humeau rejetant empilements et périodes, refusant le Ferré rive gauche ou anar, le râleur ou l'enchanteur, le classique ou le moderne : « Ferré est un artiste qui bouge, qui essaie de ne jamais se ressembler. Je ne comprendrai jamais l'artiste qui ne fait que se ressembler, qui fait du lui-même ». Et puis tout est affaire de décor et d'arrangements. Générique établi, Romain Humeau regrettait, par impossibilité d'agenda, de n'avoir pu convier le contrebassiste israélien Avishai Cohen ou le comédien Denis Lavant, prêt à se lancer dans *Le Chien*. Onze titres ont été mis sur la scène : *L'Oppression*, Romain Humeau ; *Nous deux*, Cyril Mokaiesh ; *La Solitude*, Tim Dup ; *C'est extra*, Christian Olivier ; *Avec le temps*, Maissiat ; *Comme à Ostende*, Arno ; *L'Affiche rouge*, Cali ; *Pépée*, Philippe Katherine ; *L'Amour*, Ala.ni ; *Le Piano du pauvre*, Catherine Ringer ; *Thank you Satan*, Bernard Lavilliers et Romain Humeau, tout en oppression et en tension, en mélancolie et en énergie, plein de douceur et de fureur, un splendide *C'est extra*, une *Affiche rouge* plutôt vermillon, un *Piano du pauvre* diabolique.

Finalement, une soirée d'un seul bloc, un seul et même Ferré.

Seul en scène-Léo Ferré 73, histoire d'un disque

Du mardi 24 octobre au dimanche 12 novembre 1972, réconcilié avec Bruno Coquatrix – qu'il avait égratigné dans *La Maffia* – par les soins de Maurice Frot et de Richard Marsan, Léo Ferré revient à l'Olympia, pour la première fois depuis 1955. Il chante tous les soirs à 21 h 30 sauf le lundi, les matinées de samedi et de dimanche étant fixées à 15 h 15. Les places coûtent de 17 à 47 F. Le poète est accompagné au piano par Paul Castanier. Le programme vendu dans la salle comprend *Le mot, voilà l'ennemi* et *Le silence ne téléphone jamais*, ainsi qu'un extrait des *Souvenirs*. Un poster oblong y est encarté. Lors de la première, est effectué un enregistrement de *Ne chantez pas la mort* ; il se trouvera annexé au livre de Jean-Roger Caussimon, *La Double vie*, qui paraîtra au Castor astral vingt-deux ans plus tard, en 1994. Ferré ne connaît pas encore bien le texte et Caussimon, assis au premier rang, doit lui souffler les paroles ; or, il ne les sait pas lui-même et ne peut lire son papier parce qu'il a oublié ses lunettes. Sa femme Paulette lui lit le poème à la lumière de la scène, avec en permanence un vers d'avance. Dans la salle, Catherine Sauvage, Georges Moustaki, Francis Blanche, Aragon.

« La "révolution" pop est bien loin. Ferré est de nouveau seul sur la scène avec une cascade, un déluge de mots, avec une révolte sans tabou, une insolence courant en toute liberté, mordant à pleines dents, fustigeant les bassesses quotidiennes, s'assumant totalement et cachant toujours la profonde tendresse sous des masques grinçants », écrit Claude Sarraute dans *Le Monde* du 28 octobre.

Le spectacle donne lieu, samedi 11 novembre 1972, à un enregistrement public en deux 30-cm, qui groupe quelques extraits seulement du récital, sous le titre *Seul en scène-Léo Ferré 73* : *Les Oiseaux du malheur*, *La Fleur de l'âge*, *La Mélancolie, Le Crachat*, *Les Souvenirs*, *L'Oppression*, *Vingt ans*, *Les Amants tristes*, *Avec le temps*, *Préface*, *Ton style*, *Night and day*, *Les Étrangers*, *Mister the wind*, *Ostende*, *Ne chantez pas la mort*, *Richard*, *Il n'y a plus rien*. Soit deux chansons de Caussimon, le reste étant intégralement de Ferré. La date du 11 novembre explique la très sérieuse annonce effectuée à la fin de la première partie, qui provoque cependant des rires dans la salle : « Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, quinze minutes d'entracte, pendant lesquelles des personnes vont passer parmi vous pour la caisse de secours des anciens combattants du spectacle. Merci ». Le double album ne sera mis en vente par Barclay que l'année suivante, ce qui explique son millésime, mais crée une ambiguïté. Le titre, lui, se justifie par le fait que la collaboration avec les Zoo est achevée, mais c'est une autre ambiguïté car Paul Castanier est là, qui accompagne Ferré. Dans l'absolu, donc, ce n'est pas du tout un récital de 1973 et Léo Ferré n'est absolument pas seul en scène. Le titre, qui répond à des considérations uniquement liées à l'instant, a été mal pensé. Le temps passant, il prête à confusion.

Depuis quelque temps, Castanier prend avec la partition originale des libertés que Ferré n'approuve pas. Cette tendance s'accentuera jusqu'à leur séparation définitive quelques mois plus tard. Le poète n'aura plus d'autre pianiste.

Dans *Diapason* de septembre 1973, un article non signé (selon toute vraisemblance, l'auteur est Michel Pérez, par ailleurs critique de chanson dans *Combat*) présente le double 30-cm : « Enregistrement public réalisé à l'Olympia en novembre dernier. Il complète l'album enregistré en studio au début de l'année, reprend certains de ses titres (d'aussi belles chansons que *Ne chantez pas la mort* ou *Richard*) et donne des inédits dont les extraordinaires *Amants tristes*, chanson-fleuve, poème véhément, rageur et désespéré qui est certes l'expérience la plus inconfortable et la moins routinière que nous ait jamais fait connaître la chanson française ». L'album en studio auquel il est fait allusion est *Il n'y a plus rien* et les inédits se retrouveront dans *L'Espoir*, l'année suivante.

Ferré n'aime pas ce double 33-tours et ira jusqu'à demander son retrait du catalogue. Le dimanche 10 octobre 1976, il écrit au président-directeur-général de la Compagnie phonographique française, pour faire des réserves d'ordre artistique quant à un projet de regroupement de ses disques Barclay en un coffret. Il demande qu'on ne mêle pas studio et enregistrements publics, la qualité n'étant par définition pas la même. Il ne veut pas tromper l'acheteur. Il insiste sur les enregistrements publics, dénonçant « l'accompagnement musical qui n'était pas de mon fait, *les harmonies que je réprouve* ». C'est pourtant ici, et ici seulement, qu'on trouve alors *La Fleur de l'âge* et *Mister the wind*, œuvres n'existant pas en studio. Samedi 28 juin

1980, une lettre de Ferré au directeur général de Barclay-disques insiste particulièrement : « Il faut supprimer le disque en public Olympia 1972. La plupart des titres enregistrés ont été faits par moi en studio et avec MES ARRANGEMENTS. D'ailleurs, esthétiquement, ce disque est horrible et de toute façon je vous présente ici mon "droit moral" en même temps que mes respects ». Après quelques années d'existence, le double 33-tours va, durant longtemps, demeurer introuvable chez les disquaires.

L'histoire rebondit en octobre 2001, lorsque La Mémoire et la mer publie *Sur la scène…*, des extraits filmés du spectacle de 1972 à l'Olympia, en cassette vidéographique et en DVD. Un réalisateur et des techniciens italiens avaient donné naissance à ce film que détenaient les archives de la télévision belge. La Mémoire et la mer publie aussi un enregistrement public inédit en deux CD : *Sur la scène…*, effectué à partir des prises faites par la Radio suisse romande à Montreux le 3 février 1973 et au théâtre municipal de Lausanne le 16 mai 1973. Il s'agit du spectacle intégral donné à l'Olympia en 1972 et repris ensuite en tournée, qui groupe *Préface*, *Les Copains d'la neuille*, *Les Oiseaux du malheur*, *Rotterdam*, *La Fleur de l'âge*, *À toi*, *La Mélancolie*, *Le Crachat*, *Les Souvenirs*, *Vitrines*, *L'Oppression*, *Vingt ans*, *Les Amants tristes*, *Avec le temps*, *Le Chien*, *Les Poètes*, *Ton style*, *Marie*, *La Damnation*, *Pépée*, *Les Étrangers*, *Mister the wind*, *La Mémoire et la mer*, *Night and day*, *Comme à Ostende*, *Ne chantez pas la mort*, *Ils ont voté*, *Richard*, *La Solitude*, *Ni Dieu ni maître*, *Il n'y a plus rien*. Le livret comprend un texte d'Alain Raemackers. Un autre CD, chez La Mémoire et la mer, s'intitule *Un chien à Montreux*. Enregistré en public dans cette ville le 3 février 1973, il propose *Le Chien*, *Le Crachat*, *Vitrines*, *Il n'y a plus rien*. Le dossier de presse comprend un entretien avec Mathieu Ferré et quatre textes d'Alain Raemackers.

Même si le titre *Sur la scène…* est celui – augmenté de points de suspension – d'une chanson de Ferré, il évoque forcément *Seul en scène* ; et *Un chien à Montreux* cite comme un clin d'œil le 45-tours enregistré au centre culturel de Yerres en 1969 et paru en 1970, *Un chien à la Mutualité*. Cette provocation n'est pas exactement du goût d'Universal. La firme rappelle à Mathieu Ferré que son père, à l'époque de ces enregistrements, était sous contrat avec Barclay et que, par conséquent, l'initiative qu'il vient de prendre est plus que regrettable. Mathieu Ferré savait parfaitement ce qu'il faisait en publiant ces disques et ce récital filmé. Il répond en substance : « Ce disque vous appartient, mais vous ne le sortez pas. Alors, je le fais moi-même, à ma manière ». Universal ne désire pas aller plus loin mais, au-delà des arguments juridiques, va faire reparaître en 2002 *Seul en scène-Léo Ferré 73* en un double CD. Le programme est, à l'identique, celui du double 33-tours. On observe qu'à cette occasion, le poème de Caussimon a retrouvé son titre original, *Comme à Ostende*, et non plus *Ostende*, indication fautive du double 33-tours.

On dispose donc, à ce stade, d'un enregistrement sonore incomplet et d'un enregistrement filmé très précieux mais tout aussi incomplet puisque, en cassette VHS comme en DVD, on trouve : *Le Chien, Rotterdam, La Fleur de l'âge*, *À toi*, *La Mélancolie*, *Les Souvenirs*, *Les Étrangers*, *Vitrines*, *L'Oppression*, *Avec le temps*, *Vingt ans*, *Préface*, *Les Poètes*, *La Damnation*, *Pépée*, *Night and day*, *Comme à Ostende*, *Ne chantez pas la mort*, *Richard*, *La Solitude*, *Ni Dieu ni maître*.

On constate que le double CD reproduisant le double 33-tours, d'une part, et le DVD reproduisant la cassette VHS, d'autre part, proposent des sommaires se recoupant partiellement et se complétant quelquefois. Parallèlement, *Sur la scène…*, l'enregistrement intégral effectué en Suisse quelques mois plus tard, demeure disponible. On y trouve en sus le poème d'Apollinaire, *Marie*, mis en musique dans l'intervalle, et *Ils ont voté*.

En 2016, lors du centenaire de la naissance de Léo Ferré, nouveau rebondissement. Universal fait ressortir *Sur la scène-Léo Ferré 73*, double CD, dans une version enfin intégrale. Pour la première fois, le spectacle de 1972 est donné dans sa totalité. Cette édition ultime a été corrigée, un nouveau mixage effectué à partir des masters originaux supprimant les défauts de la prise de son initiale. Ils consistaient en l'ajout, effectué en studio, d'effets de réverbération ; sans doute une mode sonore du moment. Ce travail a été bénéfique et la voix de l'artiste est bien plus présente. Dix textes supplémentaires, *Le Chien*, *Les Copains d'la neuille*, *Rotterdam*, *Vitrines*, *Les Poètes*, *La Damnation*, *Pépée*, *La Mémoire et la Mer*, *La Solitude* et *Ni Dieu ni maître* retrouvent donc leur place dans ce récital. Le livret précise les dates d'enregistrement de chaque chanson (samedi 11 ou dimanche 12 novembre, puisque la captation totale fut faite au cours de deux spectacles). On a photographié les boîtes contenant les bandes magnétiques et les feuillets manuscrits ayant servi au montage du double 33-tours. De très belles photos de Ferré, ainsi que celle du fronton du théâtre, illuminé, sont dues à Patrick Ullmann. Incontestablement, le

récital a ici une allure toute nouvelle qui le rend prenant car, si son intégralité est restituée, son intégrité l'est en même temps. D'une pierre deux coups.

En principe, et sauf surprise fort peu probable – de quelle nature pourrait-elle être ? – l'histoire de ce disque s'arrête ici. Il faut noter que *Les Copains d'la neuille* et *Vitrines* relèvent du fonds Odéon – racheté, à la disparition de la maison, par CBS et Pathé-Marconi –, raison pour laquelle ces chansons n'avaient pas été retenues pour le disque initial (les feuillets de montage portent la mention expresse : « NPU CBS », c'est-à-dire : « Ne pas utiliser [appartient à] CBS ». Aujourd'hui, que penser ? Et d'abord, une question historique : quel est, au bout du compte, l'enregistrement de référence de ce récital ? Si l'on estime que seule la version qu'a connue l'artiste est la bonne, il faut s'en tenir au double album du début… à ceci près que Léo Ferré n'en voulait pas ! Alors ? On sait qu'une réédition ne fait jamais oublier l'original, quand bien même elle est plus complète que lui. C'est une question affective. Pourtant, il serait de mauvaise foi de ne pas reconnaître qu'on détient à présent, avec cette édition du centenaire, une œuvre non tronquée et techniquement supérieure à la première, limitée toutefois à trois mille exemplaires. Le public choisira, comme il lui appartient de le faire.

Jacques Layani

Avec Léo !

Accompagnant *Seul en scène-Léo Ferré 73*, Barclay-Universal a proposé la réédition du *Tribute* de 2003.

Avec Léo ! – injustement « expédié » en quelques lignes à sa sortie (CLN n° 5) –, enrichi des *Assis* du rapeur Oxmo Puccino, fait se rencontrer un quatuor d'« anciens » et une dizaine de « modernes », le féminin réduit à Brigitte Fontaine et à Babet, la chanteuse de Dyonisos, des groupes et des interprètes solo. En 2003 on parlait de *tribute*, cette année de compilation. On dira encore hommage, mornes étiquettes sans importance.

On y voit, on y entend un concert rêvé, Ferré mis dans la voix et dans les arrangements d'une autre génération, lointain préambule au concert du 8 septembre 2016 au studio 104, la rencontre indispensable avec une autre scène chanson, plus médiatisée, proposant de multiples interprétations, le souci de mettre des voix polychromes sur des mots et des musiques. Sans faire du Ferré. Sans se démarquer. En laissant aller les chansons vers leur possible. En jouant Ferré sans se la jouer.

Il y a à mettre en exergue *Des armes*, seule chanson du disque à n'avoir connu ni la voix ni la musique de Ferré, sublimée par Noir Désir dans une interprétation fiévreuse, voix et arrangements lancés sur un incroyable souffle de presque trois minutes. Il y a à prendre ces quatorze titres comme un tout prenant sens de leur imbrication, souvent en contrepoint, le rap et le symphonique, le rock et la rengaine, la mélancolie et la légèreté, Ferré et les poètes, le petit et le grand format, *L'Été 68* et *La Mémoire et la mer*. Il y a, aussi, Bashung qui étreint *Avec le temps*, déconstruit, supprime le mouvement d'arpège, étire *le temps* en six minutes. Ça surprend, ça envoûte, la rencontre unique de deux auteurs majeurs de la chanson. Il y a, outre les cinq interprètes déjà évoqués, dans cette brillante traversée, Dominique A, Zebda, Les Hurleurs, Bernard Lavilliers, Jacques Higelin, Katerine, Tue-Loup, Eiffel – avec Romain Humeau qu'on a retrouvé à la barre du concert de la Maison de la Radio – et Miossec, un générique qu'il fallait rééditer.

Best of

Conjointement aux deux CD précédents est ressorti, chez Barclay-Universal, le *Best of* de 2013, reprise lui-même d'une ancienne compilation, Ferré en trente-cinq titres. La photographie de Patrick Ullmann, en quatrième de couverture du livret initial, occupe la une du digipack, enrichi de deux photos d'Alain Marouani et de l'identité discographique des trente-cinq chansons.

Ce digipack présente, aussi, le DVD *Léo Ferré par lui-même*, documentaire de Claude-Jean Philippe – décédé le 11 septembre 2016 – diffusé sur Arte, le 11 juillet 1994. D'une durée de quatre-vingt-dix minutes, *Léo Ferré par lui-même* donne la parole à vingt-cinq extraits d'émissions et à plus de trente chansons, pas toujours intégralement.

[*Avec Léo !* et *Best of* auraient dû prendre place dans la rubrique CD. Des impératifs de mise en pages les ont fait rejoindre *Seul en scène-Léo Ferré 73, histoire d'un disque.*]

Michel Bouquet lit Léo Ferré

Des artistes, j'en ai côtoyés de tous les bois, de tous les granits, de toutes les baudruches et ce, dans bien des « domaines » de la musique. Des plus doués aux plus calamiteux, des plus modestes aux plus prétentieux, des plus adorables aux plus détestables, ils constituent une galerie infinie d'égos les plus divers : innocents Nimbus talentueux, pétochards ataviques tétanisés, béats décontractés, ribouldingues capricieux, croquignols fanfarons, filochards roublards, jeunes briscards déjà blasés, imbuvables égocentriques, humbles angoissés, grandes gueules nombrilistes, zébulons excentriques, hâbleurs, cyniques, cinoques, timides, charmeurs, polis, mufles, modestes, horripilants, magnifiques…

Les séances d'enregistrements, je les ai vécues dans toute l'intensité de leur impitoyable et révélatrice ambiance, lourde, pesante, interminable, lugubre, douloureuse, dramatique, grotesque, affligeante, aussi vaine qu'inutile, mais parfois allègre, exaltante, joyeuse, intense, bouleversante, inattendue, passionnante, émouvante, captivante, irréelle, magique…

Mais, dans les deux cas, rien de comparable avec ce que j'ai pu vivre pendant quelques heures au contact de Michel Bouquet.

La première fois, c'était en juillet 2005, à l'occasion de l'enregistrement des *Lettres non postées* (ce projet de recueil de Léo Ferré resté sur le marbre et dont, seule, une quinzaine de *Lettres*, sur la quarantaine envisagée, a été aboutie).

Michel Bouquet allait bientôt fêter ses quatre-vingt printemps. Il s'est présenté à l'heure dite, au studio que Mathieu Ferré avait réservé rue de Seine, pour la journée, flanqué de l'inoxydable Charles Szymkowicz, entremetteur et cheville ouvrière de ce projet.

En serrant la main qu'il me tendait généreusement, je réalisais que je saluais un siècle de théâtre. Des noms se bousculaient dans ma mémoire, ceux des pères fondateurs, Louis Jouvet, Charles Dullin, Gaston Baty, Georges Pitoëff et ceux des grands auteurs auxquels son nom est désormais indissociable, Jean Anouilh, Albert Camus, Harold Pinter, Eugène Ionesco, Samuel Beckett, Thomas Bernhard et tant d'autres, sans oublier Molière et Shakespeare, bien sûr. Cet homme, qui a porté les plus grands textes avec une telle acuité, une telle intensité, une telle compréhension, un tel don de soi, se tenait devant moi, arborant un petit sourire malicieux et un regard aussi tendre que perçant. Aux antipodes des personnages troubles de « sale type » froid, insensible, calculateur voire pervers, que le cinéma s'est ingénié à lui confier tout au long des années 1960 et 1970, Michel Bouquet m'apparaissait dans toute l'humble gentillesse dont il n'allait jamais se départir tout au long de cette journée.

« Après les premiers mots de bonjour et d'accueil » échangés avec l'ingénieur du son – qui contrairement à l'information reproduite sur la pochette de l'album, n'était pas Emmanuel Payet, mais Yannick Cayuela – nous nous isolâmes dans la minuscule cabine du studio B. Deux chaises, un micro, une table seule éclairée. Depuis deux mois que lui avaient été communiqués les quinze textes « achevés », il avait eu tout le loisir de les mettre à l'épreuve de son imparable « méthode », comme inspirée des recommandations d'un Nicolas Boileau : « Hâtez-vous lentement, et, sans perdre courage, / Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, / Polissez-le sans cesse et le repolissez… ». Car c'est bien ainsi que Bouquet fonctionne, il me l'a confirmé : « Je lis le texte une ou deux fois, puis je le dis à voix basse, autant de fois que nécessaire, puis à voix haute quand je sens que je le "tiens"… ça peut me prendre plusieurs jours, et puis à un moment c'est là, presque malgré moi… ». Michel Bouquet confesse d'entrée : « Il y a un texte qui me résiste, je ne sais pas si je vais pouvoir le faire… Parfois chez Léo certains propos sont un peu abscons… il est insaisissable parfois… et il ne faut surtout pas le trahir… ». Le texte en question était *À la mer*. Je me contentais de lui demander : « Par quel texte souhaitez-vous commencer ? »… « Sans doute *À un critique*, mais n'hésitez-pas à me dire ce qui ne va pas, il faut que ce soit parfait… s'il faut refaire, je referai… autant de fois qu'il faudra… ». Avouons-le, sans être pétrifié, j'étais bien embarrassé à l'idée de devoir honorer les sollicitations de Michel Bouquet… Signaler des lapsus, d'éventuelles erreurs de prononciation (les mots en anglais) et autres pinaillages anecdotiques, passe encore, mais ce qui obsédait Bouquet, c'est que cela « sonne juste », non pas dans le sens de « crédible », mais dans le sens de « vérité ». Rien, ni dans sa tonalité, ni dans son débit ne devait distraire l'auditeur, l'éloigner de

la substantifique moelle en l'entraînant sur de fausses pistes. Il fallait donc que je me départisse de l'admiration que j'ai pour cet incomparable diseur. Une seule fois, je me suis risqué à lui soumettre une contextualisation du texte *À l'ami d'occasion*, rappelant les origines et les qualités de la liaison Ferré-Breton, les circonstances et l'objet de leur rupture, puis invoquant l'état d'esprit dans lequel devait se trouver Léo au moment de la rédaction de cette « lettre d'Adieu » et dont il fallait à mon sens inévitablement tenir compte. « Oui, oui, oui », me dit calmement Michel Bouquet, « vous avez certainement raison… mais il faut se méfier de l'intention que l'on prête à l'auteur, on ne peut être sûr de rien et si on se trompe c'est une trahison… comment peut-on savoir ?... On ne le saura jamais… ». Dont acte !

La séance s'est déroulée dans un climat de totale concentration… On n'entendait même pas les anges passer, tellement nous étions absorbés par la redécouverte de textes que nous croyions connaître. Après deux prises d'identique facture de *À un critique*, nous avons enchaîné avec trois prises plus contrastées de *À l'ami d'occasion,* puis une unique prise de *À une lettre anonyme* qui s'est imposée comme devant débuter l'album par la grâce de son premier mot, « Crapule ! », que Bouquet délivre avec la puissance maîtrisée d'une implacable conviction et la trouble jubilation d'une expressivité vengeresse. Il fallut de nouveau trois prises pour dompter les vingt-deux minutes de *À l'Angleterre* et deux, pour sécuriser une version particulièrement intériorisée de *Au miroir* qui devait clôturer cette matinée studieuse. Juste avant que nous nous accordions une pause déjeuner, Michel Bouquet voulut faire une tentative « off » de *À la mer*. Sournoisement, sans préavis, je demandais à Yannick de capter quand même cette « prise d'essai ». Quand Bouquet eut terminé, je ne pus retenir mon émotion et ma satisfaction : « Michel, c'est parfait… vous savez, c'est dans la boîte… il n'y aura pas à y revenir… ». Il me fixait de son regard perçant de rapace halluciné *:* « Oui, je l'ai senti, j'ai compris que je le tenais. C'est bizarre, n'est-ce pas… Souvent, les textes résistent et on pense que l'on n'y arrivera pas… et puis d'un seul coup, c'est là, on ne sait pas comment… ».

Michel Bouquet mange peu, boit de l'eau et parle avec une douceur extrême. Il nous confie qu'il a tout arrêté il y a vingt ans exactement, plus une goutte d'alcool, plus de café ni de cigarettes… Ce qui le préoccupe, c'est de sentir que son énergie semble le fuir. À plusieurs reprises, il nous confiera : « Je n'ai plus de force… vous comprenez ?... Je n'ai plus de force… ». De retour au studio, il nous restait deux textes à immortaliser, *À un jeune musicien* et *À mon habit*. Le premier nécessita quatre prises complètes. Même si la seconde était la bonne, la fatigue naissant, certains raccords étaient devenus inévitables. Pour le dernier texte, Mathieu et Manuella dont l'avion avait fini par trouver une piste d'atterrissage, vinrent nous rejoindre et purent assister aux deux prises de *À mon habit* qui sonnaient, hélas, la fin de cette journée irréelle. J'ignorais alors, que cette exceptionnelle expérience aurait une suite…

Le 5 octobre 2016, plus de onze ans se sont écoulés depuis notre première rencontre. Cette fois, pour accueillir Michel Bouquet, outre l'indétrônable Carolusovitch, Marie-Christine et Marie-Cécile sont de la partie. Le studio est le même, nonobstant un récent changement de propriétaire, d'appellation et d'équipe technique. Quinze textes sont au programme et pas des moindres : *Préface* (version longue), *La Poésie est dans la rue, À Charles Baudelaire, Maudits soient-ils !, Il faut qu'un poète soit mal aimé, Le Style, Le Camelot, Tout homme est un réactionnaire, La Queue, Le Southern, Je vivais dans une sorte de malédiction, Demain, Adieu, La Chanson triste, La Mémoire et la mer* (version longue). L'inextinguible boulimie que je partage avec Mathieu eût été comblée si nous avions pu *a minima* ajouter à cette liste *À la folie* et *Essai sur le mariage*. Ce sera pour la prochaine fois… dans dix mille ans ! Car il en reste des textes de Léo, « enfermés dans leur typographie » qui mériteraient de « prendre leur sexe avec des cordes vocales » de préférences amicales, passionnées, désintéressées, respectueuses et insoumises sauf à l'impérative exigence de demeurer fidèles : *Fleuve d'or*, *Les Idoles n'existent pas*, *L'Araignée*, *Le Loup*, *L'Homme lyrique*, *À celui de 14 à celui de 39*… and so, and so, and so on !

À bientôt 91 ans, Michel Bouquet n'a pas changé, ni dans son allure, ni dans sa détermination. Son regard est toujours aussi perçant, son sourire instantanément amical… Son discours non plus n'a pas varié, « il faut que ce soit parfait »… Quand il nous dit : « Je suis un vieillard désormais », comme pour s'excuser de se déplacer avec peut-être un peu moins de prestance que de coutume, il se trahit dans la réplique suivante en proposant de

rester debout pour enregistrer. Sans l'impérative nécessité d'utiliser une table pour disposer les feuillets dactylographiés, l'homme se serait volontiers affranchi de cette indigne condition « d'assis » telle que brocardée par Arthur Rimbaud, « ces vieillards ont toujours fait tresse avec leurs sièges… »

La perspective de se confronter à *La Mémoire et la mer*, le terrifie… il s'agit ici de la version longue… Léo ne l'a jamais chantée telle que… mais Bouquet connaît toutes les chansons que Léo en a tiré au fil des ans (*La Mer Noire*, *Géométriquement tien*, *Des mots*, *FLB*, *La Marge*, *Christie*). Pour lui, ça ne souffre aucune comparaison… « Ferré n'est jamais aussi bien servi que par lui-même »… On le rassure, on ne lui en voudra pas s'il renonce, on élude, on remet à demain… pour ma part je suis convaincu qu'il le fera… On commence par *Le Southern*… une prise « off » de mise en bouche et de réglage des micros… Bouquet jubile… ce texte non seulement l'amuse par le ton qu'il emploie, mi-figue mi-vitriol, mais il fait écho à des situations qu'il semble avoir lui-même vécues… tout artiste débutant est un menu fretin flanqué d'un insatiable maquereau… nombreux se satisfont de cette situation, Ferré jamais… très tôt, il mit les nageoires dans le plat… « ingrat, mauvais coucheur, fâcheux, déplaisant ! »… il a tout entendu Léo… visiblement Michel aussi… La première prise sera la bonne, la seconde c'est pour le plaisir… Michel Bouquet est désormais sur orbite, une seule prise suffira pour *Je vivais dans une sorte de malédiction confortable*. Le propos est plus amer, plus acide, plus fier aussi… Bouquet slalome sur les crêtes de ces courtes déferlantes avec l'aisance du funambule. On enchaîne avec *Le Camelot*, une première prise à mon goût trop sage, trop neutre, pas assez « bateleur »… Bouquet acquiesce, il refait… bingo ! en plein dans le mille ! Il est temps de s'attaquer à du lourd ! *Préface* dans sa version longue… seul l'ami Richard Martin s'y est confronté… et avec quelle limpide et clairvoyante intelligence ! Mais le souvenir de Léo est là qui veille, entêtant, obsédant, embarrassant, encombrant. « La Poésie contemporaine ne chante plus ! Elle rampe », en studio comme en « live », la voix de Ferré tombe comme un couperet, claque comme un fouet, implacable, déchirant le silence avachi comme l'éclair fend la nuit et résonnant dans nos cerveaux de pauvre malheureux. Bouquet se lance à son tour comme à son habitude avec toute la puissance de sa sourde retenue… À la fin de la prise, il lâche comme pour lui-même : « Ça donne envie de chialer tellement on sent sa solitude ». Personne ne moufte… c'est lui qui rompt le silence : « J'en refais une et on s'arrête ». *Préface* "take two" donc… *Quand c'est fini ça recommence*… histoire de nous mettre dans l'embarras… « quelle prise choisir ? tu le sais toi ? ». Il n'est que midi, Bouquet ne veut plus s'arrêter, « Attendez ! On va faire *Adieu*, on s'arrêtera après ». En voilà un texte qui, à moi, me donne « envie de chialer », un texte où l'on « sent sa solitude ». Une prise, une seule, trois minutes et quarante-cinq secondes… C'est fini pour ce matin… On se retrouve sans un mot sur ce trottoir de la rue de Seine, un club-des-cinq muet, un peu hagard, cherchant sans empressement un lieu calme et discret pour déjeuner. Les fantômes de Léo sont sur tous les trottoirs, rue Visconti, rue de l'Abbaye, rue Saint-Benoît… On accoste finalement rue de Buci au café de Paris… « Il faut prendre son temps », avance Michel Bouquet comme s'il cherchait à nous rassurer ou se faire pardonner un éventuel manque de productivité si chère à nos temps mécaniques… « On a deux jours, ça ira »… Personne n'est inquiet, mais plutôt pressé de l'entendre nous raconter ses rencontres avec Ferré de façon plus détaillée qu'il ne le fit au micro de Jean-Louis Foulquier au moment de la parution de l'album *Lettres non postées*. Une nouvelle fois, il évoquera les coulisses du théâtre Gramont où il côtoya Léo sans oser l'aborder, certains samedis quand Philippe Soupault et Jean Chouquet enregistraient la matière de leur émission *Prenez-garde à la poésie* diffusée sur l'antenne nationale. Les archives de l'INA attestent de la présence de Léo par la diffusion d'enregistrements du mercredi 25 mai 1955 (*Le Pont Mirabeau*, *Paris Canaille*, *Le Flamenco de Paris*, *Le Piano du pauvre*), du jeudi 1er mars 1956 (*La Fortune*, *La Grande vie*, *Pauvre Rutebeuf*, *Le Temps du plastique*, *Le Piano du pauvre*), du samedi 9 juin 1956 (*Le Pont Mirabeau*, *Pauvre Rutebeuf*). Bouquet se trompe certainement lorsqu'il place en ces occasions sa découverte de *Jolie Môme*. Léo l'enregistre pour la première fois quatre ans plus tard, le mardi 1er novembre 1960 en même temps que *Paname* pour une diffusion à l'antenne le 13 novembre, dans le cadre de l'émission *Dimanche dans un fauteuil* sur France I. Dans l'intervalle, il grave la version officielle pour Barclay le 10 novembre 1960 au Studio Hoche, en même temps que *Merde à Vauban*, *Paname* et *Si tu t'en vas*. Nous nous gardons bien de lui en faire la remarque et nous laissons balader par l'évocation du costume vert de Léo, de son côté « décalé » dans l'accoutrement

comme dans l'attitude et de son isolement au milieu de l'effervescente agitation des uns et des autres. Rien de très nouveau en somme… L'après-midi débutera à 13 h 30 avec une prise presque parfaite de *Demain*, qui ne nécessite qu'un infime raccord de détail. *Tout homme est un réactionnaire* n'est qu'une formalité, pour un Michel Bouquet concentré et comme totalement absorbé par sa tâche. Derrière lui, feuillets en mains, tel un pointilleux et superflu instituteur, j'ose à peine respirer. Je ne moufte pas quand il décide une seconde prise tout aussi inspirée que la précédente. *Maudits soient-ils !* semble un temps lui résister, une deuxième prise s'impose. Bouquet le sait, pas besoin d'intervenir, il se ressaisit, se redresse sur sa chaise et repart à l'assaut. R.A.S. : "The take two is in the box !" À qui le tour ? *Il faut qu'un poète soit mal aimé.* Deux prises superlatives, chaque fois Bouquet chantonne le vers « J'ai dans la tête un vieux banjo de 1925 »… Mais, bon sang, pourquoi n'ai-je pas pensé à le faire chanter ? Je suggère une pause. Michel refuse. J'aurais dû insister. J'ai le sentiment que la version de *La Queue* est à revoir, il faut que je réécoute… On verra ça plus tard. Vient le tour de *La Chanson triste*, embarrassant pour moi, c'est le dernier titre du dernier album de chansons de Léo, *Les Vieux copains*. Une version *a cappella* dont les deux derniers vers « Et s'embrasera la dernière rose / Que j'irai cueillir entre deux adieux » m'ont donné à l'époque la prémonitoire sensation qu'il tirait définitivement sa révérence. Je me garde d'intervenir. Michel Bouquet choisit d'en faire deux prises, la seconde sera la bonne. Je ne le saurais que plus tard… Je n'ai pas écouté ou, plus exactement, je n'ai pas entendu… Toujours, la voix de Léo revenait, obsédante, implacable. Je voudrais qu'on s'arrête. Je perds toute distance… Suis-je ensorcelé ou simplement exténué ? J'oscille entre exaltation et abattement, envahi par un immense sentiment d'inutilité. Michel Bouquet n'a pas mes états d'âme. Déjà, il place devant lui le tapuscrit de *La Poésie est dans la rue.* Un texte pacifié, tendre, fraternel… et qui s'accorde on ne peut mieux avec la douceur et la tonalité de la voix de Bouquet. Une prise… une seule… la dernière… pour la route… j'impose le couvre-feu. Je rassemble pour Michel les textes qu'il devra faire demain, il tient à les relire dans la soirée. Il nous le redit, il est inquiet pour *La Mémoire et la mer.* Ça ira Michel, ça ira… Je laisse mes compagnons l'entraîner vers son taxi et réécoute *La Queue*… Compris, seul le premier paragraphe est à refaire… Il n'est que 16 h 30… Il pourrait aussi bien être minuit… il faut que je dorme.

Jeudi 6 octobre, 10 h, bien sûr, tout le monde est à l'heure. Nous prenons le temps d'un café. Michel, c'est quand vous voulez… En nous installant dans la cabine, je lui propose de refaire la première partie de *La Queue.* Il n'a pas besoin de réentendre la version de la veille, il sait ce qui ne fonctionne pas, il le sait depuis hier… Un changement de ton, voire d'intention en cours de lecture. Il refait une prise complète… Impressionnant. Il enchaîne avec *À Charles Baudelaire*, une prise, bluffant.

Tel le pungi d'un Psylle indien, la voix de Michel Bouquet possède le charme hypnotisant et la force envoûtante d'un chant de sirène. Elle nous entraîne dans le tréfonds des textes, révélant des sens qui nous avaient jusqu'alors échappé. Il est temps maintenant d'aborder *Le Style*, périlleux, difficile, dense, et dont une unique lecture ne permet pas d'appréhender tout le champ, tous les sens, toutes les implications. Michel Bouquet se lance avec la lenteur d'un aviosa, sûr de sa force, il ne nous lâche plus. S'il se trompe, s'il hésite, il s'arrête puis reprend en amont, ainsi il ne perd jamais le rythme ni le ton, il sait que nous pourrons « monter » les passages litigieux. Deux prises, pas une de plus… Vient le moment que Michel redoute, *La Mémoire et la mer.* « Il faut me dire », lance-t-il à l'adresse de tous, « c'est important »… « Il y a tout Ferré dans ce texte, il se livre totalement »… « C'est vraiment très important »… Le texte est imprimé en deux colonnes sur sept feuillets que Michel étale sur la table afin d'éviter les bruits parasites des pages que l'on tourne. Imprudence, il a ordonné les feuilles de droite à gauche. À mi-chemin, il saute par deux fois une colonne. À genoux, au sol mes pages étalées sur la moquette, je n'interviens pas tant il surfe avec maestria sur les crêtes d'une houle réputée indomptable… « C'est la mer qui ferme son livre »… Bouquet relève la tête, légèrement hagard, mais satisfait, il sait qu'il a réussi… Je m'approche en corbeau rabat-joie briseur de rêve… « Michel, il nous manque deux passages… » Sur le coup de la déception, il se révolte l'espace d'une seconde : « Ah non, je ne vais pas la refaire ! »… Je suggère de ne faire que les passages oubliés… « Pas question, je refais tout »… Rideau !

Alain Raemackers

Ferré, Grooteclaes et C215, le timbre

Cette année, pendant quelques semaines, le promeneur, flânant du côté d'Ivry-sur-Seine et de la rue Francisco-Ferrer, découvrait un magnifique portrait de Léo Ferré graffé, sur la porte d'un transformateur EDF, par Christian Guémy, C215 de son nom d'artiste.

Quelques semaines seulement, un employé municipal se chargeant rapidement de remettre la porte à sa grisaille, niant le dessin, niant les couleurs, laissant en transparence un Ferré fantomatique, métaphore de l'artiste en butte à l'effacement du temps et à la bêtise humaine.

Ce graff – je cite la définition : « dessin peint sur un support qui n'est normalement pas prévu à cet effet et qui a vocation à être artistique, contrairement au tag » – répondait à une commande de La Poste, un timbre pour le centenaire de la naissance de Léo Ferré. C215 avait réalisé son œuvre à partir d'une photo d'Hubert Grooteclaes prise le 30 octobre 1975 à Embourg (en quatrième de couverture de ce numéro).

L'invitation postale s'adressait à un grand nom du *street art* dont les œuvres se déploient dans les plus grandes villes du monde, de Rome à Barcelone, de Venise à Sao Paulo. Plus près, à Reims ou à Ivry, à Paris ou à Vitry-sur-Seine où plus de trois cents graffs organisent un véritable parcours C215. Après un dessin exécuté au pochoir, inversant la photo de Grooteclaes pour l'adapter à son support urbain, à sa porte EDF, C215 armé de ses bombes de peinture et de spray avait mis Ferré en couleurs, en dominante noir, blanc et rouge.

Cette commande allait au-delà du circonstanciel, scellant la rencontre de trois artistes d'une proche identité, C215 dans un véritable travail d'interprète parlant du présent et du passé – ainsi, dans une chapelle de Châlons-en-Champagne, appelée à devenir Atelier C215, graffée de multiples dessins à partir de croquis de Dürer et d'un portrait de Cabu à son entrée –, toujours dans le contact des poètes, des réprouvés et des invisibles, Léo Ferré et son désir fou de mettre la Musique dans la rue, signe avant-chanteur du *street art* et de l'interpellation urbaine, Hubert Grooteclaes travaillant ses négatifs et ses photos en les coloriant et en les dépaysant.

Du graff au timbre, il y a eu le travail de la graphiste Marion Favreau – je reprends ses explications – qui a, tout d'abord, retouché la chromie pour rendre plus lisible le portrait dans sa réduction, apportant lumière et contrastes, jouant sur la température de couleur pour dégager un rendu plus bleuté sur le fond, plus jaune sur le visage, pour faire ressortir les rouges. Elle a, ensuite, mis en page et choisi la typographie : la police de caractère porté vers « l'impact typo bold » qui, dans son aspect moderne fonctionnait bien avec le côté *street art*, l'alignement « ferré à droite » (« ferré » étant, il faut le signaler, un terme d'édition pour dire… aligné) du bloc typographique apportant un côté graphique et moderne, bloc-titre situé dans l'angle droit, en bas, de façon à former une oblique avec le regard de Ferré, une dynamique qui soutient le regard et la direction du regard, le nom traité en bas-de-casse pour refléter l'humanité du personnage, plutôt qu'en capitales qui aurait donné une image plus froide, plus distante, plus « statuaire ».

Dévoilé le 8 septembre au Carré d'Encre à Paris, le timbre était accompagné de quatre produits postaux : un document philatélique (5, 02 €) reprenant un deuxième graff de C215 dessiné à partir d'une autre photo de Grooteclaes, prise à Castellina in Chianti en 1976, Ferré lisant la version italienne d'*Il n'y a plus rien*, une enveloppe (3, 25 €), une carte (3, 25 €) et une gravure (2, 01 €). Le timbre présente les caractéristiques suivantes : valeur faciale 1, 40 €, impression en héliogravure, format 40, 88 mm x 40, 88 mm, tirage à 1 000 020 exemplaires.

Effacé pour l'un, non encore utilisé pour l'autre, les deux graffs de C215, grandeur nature, devraient retrouver une nouvelle vie dans les rues d'Ivry-sur-Seine, le deuxième, peut-être au mur du Forum Léo-Ferré.

Livrées à leur destin postal et urbain, les deux œuvres de C215 ont été tirées, en œuvre unique sur papier, bataille de l'éphémère contre le durable, en noir et blanc et nuances de gris et mis en vente lors d'une exposition qui s'est tenue du 10 septembre au 8 octobre à la galerie Openspace, 116, boulevard Richard-Lenoir, Paris 11e, le dessin-timbre : 50 cm x 50 cm = 2500 €, le dessin-document philatélique : 74 cm x 60 cm = 3200 €.

Un timbre, une rencontre pleine de sens, Ferré pour longtemps en voyage, sur des *Lettres* agréablement *postées*…

L'Été 16-suite

Festival Léo Ferré Gourdon

Les 22, 23 et 24 juillet, le festival de Gourdon a déroulé une huitième édition, exemplaire dans sa diversité et dans ses ambitions. Léo Ferré dans tous ses formats à l'initiative de Christian Martinon.

Cette année encore, l'église des Cordeliers était transformée en salle de concert et d'exposition, les murs laïquement habillés de portraits de Ferré, de Lucile Callegari, Max Rovira et Gilliane Warzée, des photographies de Serge Féchet et Michel Kolb, des sculptures Raku de Christian Martinon, des archives d'Alain Fournier. Avec en fond, deux toiles de Maurice Jayet.

Et comme il faut de tout pour faire un monde Ferré, les spectateurs ont quitté, l'après-midi, l'église pour voir d'autres images, entendre d'autres confidences. À la bibliothèque, la conférence musicale de Claude Frigara, *Léo Ferré, ses pas sur la carte de la Méditerranée*, promenade mélancolique *en compagnie de Maurice Angeli*, le Ferré *a cappella* de Monique Brun, *Léo 38*. À l'Atalante, le film-conférence de Patrick Détrain qui déroule *La Musique et les mots* de Ferré. Trois regards délicatement amoureux.

La diversité était dans les soirées, les introductions musicales d'Andrès Uzurieta qui avec son charango a enchanté le festival avec ses compositions, L*e Temps du tango* et *Les Anarchistes*, le spectacle de Michel Arbatz, *Villon La vie*, le tour de chant de Jérémie Bossone, en apparence loin de Ferré, en réalité près de la poésie, trouvant avec lui l'accord parfait de sa guitare désaccordée dans *La Vie d'artiste*, celui d'Éric Frasiak qui ne chante pas seulement pour passer le temps, mais pour le changer, dans ses compositions, dans sa passion pour François Béranger, dans sa *Tranche de vie*, dans sa reprise de *Vingt ans*, impeccable chanteur au plus près du public, au plus près d'une chanson en colère, chez lui sur les terres de Ferré. Il y a eu, enfin, trois concerts Ferré, Gérard Wessenstein, Jacky Le Poittevin dans un superbe cabaret Ferré, un piano-voix, soulevant le public des Cordeliers, enlaçant treize titres, « les grands crus de notre royaume », *Ça t'va*, *Mon piano*, *Les Copains d'la neuille*, *La Chambre*, *Tu n'en reviendras pas*, *Comme à Ostende*, *Graine d'ananar*, *La Lune*, *Y'en a marre*, (ces deux titres avec Vincent Le Poittevin à la trompette), *L'Âge d'or*, *Madame la misère*, *Le Bonheur*. Et les Têtes de Bois faisant un nouvel *Extra* (CLN n° 30), tous les quatre dans un voyage avec Ferré, Baudelaire, Verlaine et Rimbaud.

À tout festival il faut un « off », celui qui s'organise avec des « frangins d'la night » à tous les coins de rue, leur « art d'aimer », leur passion simple, la générosité amicale et gastronomique de Marie Ferré, une discussion au petit matin avec Bernard Lespinasse, alias Léloi, sur le dessin – un de ses Ferré est en page 2 de ce numéro – et sur une prochaine et possible rencontre, « signalétique Ferré », avec un artiste lotois.

Festival Classique sur le Roc

Le 24 août, l'île du Guesclin ouvrait ses portes. Depuis quatre ans, l'association Les amis de l'île Guesclin y organise un festival Classique sur le Roc. À vouloir éviter que cette île devienne « un lieu de culte », la musique de Léo Ferré y était absente. Pour son centenaire, un concert classique intégrant quelques-unes de ses œuvres était au programme avec Simon Frisch au piano et Brian Mummert, baryton, au chant.

L'occasion de découvrir, de visiter ce rocher pareil à un bateau échoué à quelques encablures de la côte. Un chemin, qui en serait la coursive, permet d'en faire le tour en moins de cinq minutes, mettant en opposition le versant sud avec sa maison, ses riches plantations et le versant nord, tourné vers la mer, où la végétation se fait plus frustre et se plie sous le vent.

De la maison d'habitation, seule la salle du piano était ouverte au public. Le piano avec en ligne de mire la mer… C'est de cette salle que l'ombre de Léo Ferré plane sur l'île qui, grâce à son inaccessibilité, permet d'en conserver la mémoire.

On écoutera de Ferré *La Mémoire et la mer* et *Avec le temps* ainsi que trois poèmes qu'il a mis en musique. Même s'il y avait une intelligence à mêler Debussy, Poulenc, Fauré et Ferré, je sortirai avec le regret de n'y avoir entendu les autres chansons qui le lient à cette Bretagne (*Tu sors souvent la mer*, *Les Étrangers*, *FLB*…).

Liste des œuvres interprétées : *La Flûte de Pan* (Pierre Louys-Claude Debussy), *Green* (Paul Verlaine-Léo Ferré), *Dans la forêt de septembre* (Catulle Mendès-Gabriel Fauré), *La Mort des*

amants (Charles Baudelaire-Léo Ferré), *La Mémoire et la mer* (Léo Ferré-Léo Ferré), *La Cathédrale engloutie* (instrumental, Claude Debussy), *Hôtel* (Guillaume Apollinaire-Francis Poulenc), *Extase* (Victor Hugo-Camille Saint-Saëns), *Avec le temps* (Léo Ferré-Léo Ferré), *Soleils couchants* (Paul Verlaine-Léo Ferré).

Denis Dupas

Timbre de Monaco

Après un timbre français, en 2001, à partir d'une photo de Patrick Ullmann, un timbre monégasque, en 2004, reprenant le bronze de Blaise Devissi installé place Léo Ferré à Monaco, le timbre de C215 présenté dans ce numéro (p. 17), il y a eu, le 24 août, la présentation d'un autre timbre monégasque. Dessin : Joël Tchobanian, gravure : Pierre Albuisson, impression : taille-douce deux couleurs, format : 30 mm x 40, 85 mm horizontal, valeur faciale : 1, 36 €, tirage : 50 000 exemplaires.

Paris, Ferré partout

Il y eu le dévoilement du timbre le jeudi 8 septembre, le concert à la Maison de la Radio le vendredi 9, d'autres événements au long d'un long week-end Léo Ferré.

Avant le concert avait été inauguré, en présence de la famille Ferré, à La Courneuve, lors de la fête de *L'Humanité*, une Halle Léo Ferré où s'est déroulée le lendemain une rencontre autour de Manuella, Marie-Cécile et Mathieu Ferré. Une fête de *L'Huma* pleine du souvenir de la dernière scène de Ferré, le 13 septembre 1992, où il avait chanté *Est-ce ainsi que les hommes vivent ?* et *Les Anarchistes*.

Ce même samedi, le Hall de la Chanson a fêté, lui aussi, le centenaire avec, en soirée, un *Bal Ferré*, quelques chansons mises en pas par Séverine Adamy. On s'est attardé, plus longuement, sur le préambule de ce bal, un cabaret, *Ses PréFERREs* où ont été chantés vingt-trois poèmes mis en musique par Ferré. Quatre jeunes comédiens du CNSAD – Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique – élèves du Hall de la Chanson, Nacima Bekhtaoui, Milena Csergo, Théo Chédeville, Josué Ndofusu-Mbemba, Serge Hureau et Olivier Hussenet, leurs deux professeurs, Cyrille Lehn aux arrangements et au piano, ont proposé un tour de chant-poésie aux multiples charmes. Des interprètes tendus vers une seule ligne, servir des mots et des musiques, personnifier un chanteur en toute sincérité. Une superbe soirée qui prenait tout son sens dans sa mise en perspective avec le concert du studio 104, sans comparaison, uniquement dans la confrontation sensible de deux représentations de Ferré. De Rutebeuf à René Baër en passant par quatre Rimbaud, cinq Baudelaire, « avant toute chose » huit Verlaine, cinq Aragon.

Le lundi 12 a ramené Ferré vers la Seine, du côté de Neuilly et de l'auditorium Debussy-Ravel de la Sacem, autre lieu plein de sens, autre maison Ferré. Soirée en trois parties, officielle dans les discours de Jean-Noël Tronc, directeur général de la Sacem, de Jean-Claude Petit, président du conseil d'administration et de Pascal Boniface, Jean-Noël-Tronc évoquant Ferré « grand dans plein de domaines », rejoignant Jean-Claude Petit, pour les deux, « un des plus grands de la chanson française », corrigés par Pascal Boniface « pour moi, le plus grand, un génie des arts » qui a su, par ailleurs, « rassembler des gens d'horizons très différents », « pas une secte, pas un lobby ». Documentaire avec *La Mémoire des étoiles* (CLN n° 25) réalisé par Frantz Vaillant. Artistique pour terminer, Annick Cisaruk, Babx, Clémentine Célarié, Cali – un imprévu nous privant de Patrick Timsit et des deux titres promis, *Vingt ans* et *La Vie d'artiste* – qui ont dit, chanté Ferré, huit chansons, se livrant, à tour de rôle à un exercice d'admiration. Annick Cisaruk qui n'a cessé de se « nourrir à ses albums », de partir « en voyage avec Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Apollinaire », Clémentine Célarié disant sa « chance d'avoir vu Ferré sur scène, rencontré un guide vers la poésie et la liberté », Babx « accouché à la poésie » par Ferré, Cali dans la reconnaissance de son père qui l'a emmené vers ce chanteur, sans comprendre vraiment ses chansons, plongeant un jour dans *Richard*, « la rivière qui l'a amené à l'océan Ferré », demandant instamment « aux papas et aux mamans de faire écouter Ferré à leurs enfants ». Tous dans le respect et l'admiration, jamais dans l'idolâtrie.

Un long week-end Ferré, quatre représentations de Ferré, des interprétations en tous sens, des admirateurs sur scène et dans le public, différentes façons d'habiter la Ferrétie.

[L'abondance de l'actualité nous oblige à raccourcir *L'Été 16-suite* et à supprimer *Ici, ailleurs ou autre part*, *Dans le journal*, *À la radio*.]

Monsieur mon passé

Monsieur mon passé, Le Chant du Monde, dépasse – domaine public oblige – les anciennes publications par maison de disques, les facilités du découpage en périodes discographiques.

En neuf CD, le coffret parcourt la première décennie Ferré, une *Intégrale 1950-1960* allant du Chant du Monde à Barclay via Odéon. Les quatre premiers CD proposent les enregistrements studio incluant pour le quatrième sept bonus dont la *Complainte de Fantômas*, les cinq autres présentant *Les Fleurs du Mal*, *La Chanson du Mal-Aimé*, *De sacs et de cordes*, l'*Olympia 1955* et *Bobino 1958*.

Ce coffret est accompagné d'un livret de trente-quatre pages, une présentation précisément documentée, la reproduction des pochettes originales, chaque titre répertorié avec auteur, durée, date d'enregistrement, support original, chef d'orchestre, parfois instruments et musiciens.

Cette *Édition du centenaire* est parue sous la responsabilité éditoriale d'Alain Raemackers et de « Vison l'éditeur, ange tutélaire ».

Monsieur mon passé vérifie, une nouvelle fois, la force des fondations de la maison Ferré. Tout est déjà en place dans cette première décennie, prêt au murissement, le poète et le compositeur, le pianiste et le chef d'orchestre, le compagnonnage avec Baudelaire et Apollinaire, la complicité avec Rutebeuf, Baër, Caussimon, Claude, Bérimont, Jamblan, parfaitement résumé par Alain Raemackers : « De *La Chanson du Mal-Aimé* à *Jolie môme*, c'est peut-être là que réside la magie (et le paradoxe) de l'œuvre de Ferré, dans ce délicat équilibre entre rengaine et musique savante, goualante et poésie, avec ses frontières mouvantes aux contours imprécis. Contraint, pour exister en qualité de compositeur, d'en passer par la chanson, Ferré lui offre quelques unes de ses plus belles pages tout en dynamitant ses codes les plus convenus. Ce faisant il nous fait entrevoir des perspectives musicales jusqu'alors insoupçonnées ».

Complainte de Fantômas

Le coffret *Monsieur mon passé* donne pour la première fois en CD la *Complainte de Fantômas* chantée par Léo Ferré. Le livret apporte les précisions suivantes : texte de Marcel Allain et Pierre Souvestre, adaptation de Robert Desnos, musique de Kurt Weill, Jean Arnault à l'orgue de barbarie, enregistrement le 3 mai 1960 à Paris, diffusion dans *Une soirée à Paris*, le 20 novembre 1960.

Quelques questions à Alain Raemackers, quelques recherches précisent l'histoire de cette *Complainte* qui naît dans sa version originale en 1933. Paul Deharme, un des précurseurs de la radio, auteur de *Pour un art radiophonique* (Paris, Le rouge et le noir, 1930), demande à Robert Desnos de participer à une émission radiophonique pour le lancement par *Le Petit Journal* d'un feuilleton, *Si c'était Fantômas ?*, d'après un roman inédit de Marcel Allain. Desnos – c'est sa première radio – écrit une « suite », une douzaine de courts tableaux évoquant des épisodes connus des romans d'Allain et Souvestre, ponctuée par vingt-six couplets qui seront mis en musique par Kurt Weill. La diffusion a lieu le 3 novembre 1933 sur Radio-Paris, Radio-Luxembourg et cinq autres radios régionales, dans la réalisation de Paul Deharme, la direction dramatique d'Antonin Artaud, qui joue également le rôle de Fantômas, la mise en ondes d'Alejo Carpentier. De cette version il ne reste aucune trace, quelques souvenirs, la qualité de la distribution, la présence d'une centaine de comédiens. *Complainte de Fantômas* – ainsi titrée, sans article – paraîtra chez Gallimard en 1942, dans le recueil de Desnos, **Fortunes**, cent cinquante-six vers distribués en vingt-cinq sizains et un final d'heptasyllabes, construits sur trois rimes et un mode non conventionnel (ABBACC).

Une deuxième version voit le jour en 1960 dans une réalisation d'Albert Riera, présentée, avant le générique, par ces quelques mots : « Pour rendre hommage au poète et par amitié pour Robert Desnos, quelques uns de nos meilleurs acteurs contemporains ont accepté avec joie d'interpréter de simples silhouettes. Ils se sont amusés à interpréter sa *Complainte de Fantômas* comme Robert Desnos s'était amusé à l'écrire ». Exactement vingt-neuf acteurs, Roger Blin, Marcel Bozzuffi, François Maistre, Sylvia Montfort, Jean Marchat de la Comédie-Française. La *Complainte* chantée par les acteurs dans la version de 1933 passe dans la seule voix de Ferré.

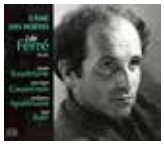
Cette version intercale, le plus souvent, deux couplets et un tableau, le chant de Ferré et l'interprétation des comédiens, la ritournelle en préambule au jeu dramatique. Elle dure 31 mn. Le coffret *Monsieur mon passé* ne donne, sur le CD 4, que la partie chantée, treize plages d'une durée de 14 mn 40. Cette parution précise la discographie de Ferré, révèle une part méconnue, sans lever de nombreuses interrogations, sur sa participation à cette *Complainte*, sa « rencontre » avec Desnos, son appréciation.

Léo Ferré suit à la lettre, à deux ou trois exceptions près, le texte de Desnos, répétant le premier vers de chaque sizain, insistant sur un décor, un personnage, un fait particulier, après avoir, en ouverture, harangué l'auditeur en annonçant « la triste énumération » des « forfaits » de Fantômas : « Écoutez… Faites silence… / La triste énumération / De tous les forfaits sans nom / Des tortures, des violences / Toujours impunis, hélas ! / Du criminel Fantômas ».

Le texte, journalistique plus que poétique, feuilleton avant tout, multiplie les chausse-trappes de diction, en diverses subtilités difficiles à poser sur la musique de Weill et l'orgue d'Arnault. On entend un Ferré inhabituel, une voix méconnaissable, un Ferré qui s'est « amusé » tout autant que les acteurs et Desnos. Son phrasé, la tonalité, jouent d'effets nombreux, partent dans les graves, vont de l'humour à l'horreur, collant à l'esprit de cette création, aux frasques de Fantômas, appuyant constamment le propos, exagérant et surjouant, appâtant l'auditeur, aiguisant sa curiosité, organisant malicieusement le suspense.

Cette *Complainte* est à remettre dans les années 60, dans un âge d'or de la radio, à prendre à sa mesure, ni exceptionnelle, ni anecdotique, ajoutant un chapitre aux rencontres de Ferré avec les poètes, une collaboration où il n'a pas déposé sa musique, uniquement une drôle de voix. Il faut, aussi, l'écouter dans son intégralité, rediffusée sur France-Culture le 31 décembre 1999, disponible sur le site de l'INA, l'entendre par Catherine Sauvage dans un 33-tours consacré à Kurt Weill, paru en 1964, réédité en CD en 2002, où elle donne une version partielle, plus mélodique, moins « jouée » que celle de Ferré, accompagnée par l'orchestre de Jacques Loussier et par Tonio Géméme dans le CD *Robert Desnos* de la collection Poètes & Chansons (EPM, 2003) accompagné à l'orgue de barbarie.

L'Affiche rouge et **L'Âme des poètes**



Deux doubles CD anthologies, toujours au Chant du Monde, le Ferré politique, le Ferré poétique, complètent – doublonnent parfois – *Monsieur mon passé*.

L'un, *L'Affiche rouge*, reprend les dix Aragon-Ferré de 1961 et ajoute dix-neuf chansons 1954-1961, intitulées *Les Chansons polémiques de Léo Ferré*, dix présentes dans *Monsieur mon passé*, les autres datant de 1961.

L'autre, *L'Âme des poètes*, comprend deux disques de l'*Intégrale 1950-1960*, *Les Fleurs du Mal chantées par Léo Ferré* et *La Chanson du Mal-Aimé* ainsi que douze titres dont, seul, *Nous deux* ne figure pas dans le coffret neuf titres.

Tony Hymas joue Léo Ferré

Il faut du temps pour entrer dans Ferré, du temps pour le forer et le gravir, du temps pour établir le dialogue. Il faut *Avec le temps*…

L'histoire de Tony Hymas et de Léo Ferré débute avec ce titre joué en 1997 à la Maison de la Radio, se poursuit en 2012 sur son CD *Blue door* avec les Bates Brothers, se continue lors du Premier mai jour Ferré en 2015 à l'Européen, véritable déclic suivi de deux autres « suites » Ferré en août et en décembre 2015, pour parvenir, en 2016, à *Tony Hymas joue Léo Ferré* en quinze variations. Un chemin de presque vingt ans à partir d'*Avec le temps*, « magnifique pièce au piano comme *La Sonate au clair de lune* de Beethoven », dira-t-il à un journaliste.

Tony Hymas est un pianiste et compositeur anglais sans frontières, sans Brexit. Interprète de musiques de films, de Schubert ou Beethoven, jazzman invétéré, abordant tous les continents, touchant à tous les sommets, à la Musique. Une référence musicale, une ouverture admirable.

On se rappelle la sidération du public lors de son passage à l'Européen, Ferré à nu, piano solo, dans un concert de chansons. Pour la plupart, un nom inconnu au bataillon musical. Il avait interprété du Ferré, du jamais entendu. Un Ferré instrumental, pourtant intégral.

Pour son CD Tony Hymas a pris quinze titres, paroles et musiques de Ferré, un peu d'Apollinaire, un peu plus d'Aragon, quinze standards. Exercice dans lequel – il faut le dire – ne comptent guère les titres retenus, leur « période », tant il ne fallait retenir que le regard porté sur Ferré, l'interprétation venue d'ailleurs. L'ambition de Tony Hymas était immense, donner au piano l'écriture entière de Ferré, le verbal et le musical, un deux en un plein de risques sur lequel on ne peut sortir la boîte à clichés, Ferré « dépoussiéré », une « relecture » de l'œuvre, Hymas « revisitant » Ferré. Rien de ce bric-à-brac, simplement un interprète en solo, un interprète au piano, un interprète de Léo. Hymas sait sortir des partitions, restant dans Ferré, sans tirer aucune couverture, sans faire le virtuose, le clavier toujours bien tempéré, plus dans *La Mélancolie* et *La Tristesse* que dans *La Violence et*…, dans la beauté.

Naturellement, malheureusement, seules les revues et les sites de jazz ont chroniqué ce CD qui a échappé aux radars mal paramétrés des spécialistes étroits de la chanson. Leur propos est élogieux. Ainsi sous la plume de Nicolas Dourhlès, extrait de *Jazzman*, le 16 août 2016 : « L'absence de textes met en valeur la sensibilité des mélodies ; d'autant mieux que les arrangements subtils s'attachent à conserver la construction initiale des morceaux. Car Hymas fait très peu de jazz ici. Peu ou pas d'improvisations perceptibles et encore moins de déconstruction. Sans être servile et respectueux pour autant, il joue avec, rarement contre. Sa science musicale et les potentialités du piano s'autorisent quelques décalages (légère accélération du tempo, motifs qui créent des contrastes, grands aplats) et donnent un tour personnel à des morceaux agencés en forme de récital. Il dessine un portrait sensible du chanteur avec une modestie qui l'honore ».

Tony Hymas joue Léo Ferré a été produit par Jean Rochard pour nato.

Où va cet univers ?

Annick Cisaruk chante toujours en bonne compagnie : en 2002, lors d'un premier disque, Aragon, Léonardi, Vian, Aznavour, Ferré ; en 2008, Barbara ; Ferré de plus en plus, en 2010, *Léo Ferré, L'Âge d'or* ; cette année, *Où va cet univers ?* en « quinze reprises libres et puissantes », annonce une étiquette en couverture. Aux disques se sont ajoutés des spectacles, *Les Ailes du temps*, *Ne chantez pas l'amour*, *L'Âge d'or.*

Elle chante toujours en bon accompagnement : Christophe Brillaud avant, depuis longtemps David Venitucci, d'un piano à un autre « qui se noue autour du cou ». Tous deux dans de sublimes présences, spectacle et envoûtement à eux seuls.

Où va cet univers ? reprend pour ce titre la musique créée par Yves Rousseau, chantée par Jeanne Added dans *Poète, vos papiers !* (2007), enchaîne des chansons d'avant 1970, à l'exception de *Je te donne*, poursuit avec deux indispensables Aragon, reprend trois titres du CD de 2010, *Jolie môme*, *La Vie moderne*, *Marizibill*, inaugure quelques bijoux, *Ton style*, *L'Amour fou*, soutenus par l'inventivité permanente de David Venitucci et, selon les titres, Henri Tournier (flûtes), Guillaume Latil (violoncelle), Denis Leloup (trombone), François Thuillier (tuba), Antoine Banville (batterie). Un CD, non pas d'une chanteuse mais de deux interprètes, Annick Cisaruk et David Venitucci, deux « voix » sans pareilles.

Où va cet univers ? est une production La mémoire et la mer, Rue Zasky et des Nouvelles Éditions Méridian.

Brel. Ferré. Brassens. Trois hommes sur la photo

La rencontre du 6 janvier 1969 poursuit ses déclinaisons : après, entre autres, le livre *Brel Brassens Ferré Trois hommes dans un salon* de François-René Cristiani et Jean-Pierre Leloir (Fayard-Chorus, 2003), Universal sort le coffret *Brel. Ferré. Brassens. Trois hommes sur la photo* en quatre CD et un DVD : un CD avec l'intégralité de l'entretien, trois *Best of* des trois chanteurs, un DVD, l'excellent documentaire de Sandrine Dumarais, *Trois hommes sur la photo* (2008, CLN n° 15).

Enrico Médail, un chanteur dans les coulisses

Même lorsqu'il chantait sur scène, on aurait dit qu'il restait dans les coulisses, tels étaient sa discrétion, son style réservé, sa modestie viscérale.

Le sens de la mesure, l'intelligence de ses choix, les traductions fidèles mais imaginatives et encore la touchante interprétation de son Ferré font d'Enrico Médail le grand maître des cérémonies qui a introduit Léo en Italie : une ombre toujours vigilante et consacrée à faire connaître l'œuvre qui l'avait charmée et à laquelle il voua la plus grande partie de son temps avec un engagement qui, dans le cas de Ferré – je le dis avec assurance – correspond à un amour absolu, englobant tout.

La Solitudine est un album exemplaire, qui révèle et confirme non seulement leur amitié, mais surtout un échange de connaissances profond et réciproque, constamment réglé par la confrontation, sans quoi l'alignement de Médail à un autre univers n'aurait pas été possible comme il l'a fait, à savoir une véritable translation alchimique du verbe de Léo à la langue italienne.

Ferré est un auteur difficile, de même que tous les poètes français, de Baudelaire à Verlaine, à Rimbaud. Les traductions italiennes de ces poètes nous montrent combien nous, les Italiens, sommes incapables d'être modernes en reléguant ces géants de l'innovation dans l'arrière-garde d'un néo-classicisme qui leur demeure étranger et ravageur, qui les renvoie diminués et dénaturés aux nouvelles générations.

Cela tout en admettant que ces rares espèces anthropologiques existent encore.

Remarquable est l'album de Médail, *Né dio né padrone* (1977), où Enrico scelle de façon admirable l'élan lyrique-insurrectionnel dans son parcours de chanteur, pour qui la poésie en musique demande à jaillir d'une « gorge bien ouverte ».

Mais je ne pourrais non plus oublier que c'est Enrico et moi qui ouvrîmes le sillon du Festival Ferré, il y a plus de vingt ans, par un protofestival embryonnaire, partant du cœur, sans structure précise, soucieux plutôt de rassembler autour de nous, dans cette soirée extraordinaire, la « tribu Ferré », une famille fidèle et chérie qui, à partir de là, aurait conduit cette manifestation chaque année vers des buts et des événements qu'on estimait impossibles à atteindre, surtout aux moments les plus difficiles, quand les institutions d'appui semblaient se soustraire à leur fonction.

Et pourtant…. Pendant des années, Enrico et moi, nous voyageâmes en Italie, tels de nouveaux Don Quichotte et Sancho Panza – lui, grand élancé, moi, à côté, au ras du sol – répandant le verbe du *Maestro* dans des Revues d'auteur, Festivals, Clubs culturels, et répartissant entre nous deux le répertoire de Ferré, en chansons et monologues libertaires.

Cela jusqu'à cette touchante édition du Festival international de la Poésie à Gênes quand Fabrizio De André, accompagné de Dori Ghezzi, vint nous écouter, justement là, au Palais Ducal. Oui, je l'avoue, on était bien émus, tous les deux. Moi, du bas de mes pots de prosecco, Enrico du haut de son aplomb factice.

En rester là, à ne juger Enrico qu'au point de vue artistique, ce serait trahir l'art et finalement sa fonction de révéler la nature secrète de l'homme en question. Dire que Médail était un bon traducteur, un interprète fidèle, c'est bien sûr important, mais ce n'est pas tout, ce n'est pas son seul côté à mentionner.

Enrico était un être bon, il était simplement un homme bon, et je veux rétablir pour lui des appréciations désormais désuètes : je ne veux pas écrire « intéressant », « cohérent », « rigoureux », mais bien mieux, « bon », « honnête », « naïf ». Oui, comme un enfant.

Et maintenant qui partira défier les moulins à vent ? Le pauvre Sancho pleure son Don Quichotte.

Mauro Macario

[Ce *Souvenir* de Mauro Macario, traduit par Neviana Serafin – nos remerciements à eux deux – a paru dans la brochure du Festival de San Benedetto del Tronto, 10-11 juin, 24 août 2016.]

Enrico Médail, décédé le 10 avril, avait sorti, en 1977, *Né dio né padrone*, dix chansons de Ferré.
Et enregistré en septembre 2009 vingt-quatre titres publiés, au début des années 2010, dans deux CD : *Enrico Médail canta Léo Ferré*, *Enrico Médail canta i poeti*. Il a fait, en France, de très rares apparitions scéniques.
La dernière lors du *Premier mai jour Ferré* en 2011, à L'Européen à Paris.
Les copains d'la neuille exprime leur tristesse à la disparition de cet « honnête homme »
inséparable de l'œuvre de *Ferré in italiano*.

Léo Ferré Sur le boulevard du crime Au TLP-Déjazet de 1986 à 1992

La carrière de Ferré s'est égrenée en disques, livres, concerts, en salles de spectacles à travers le monde. Certaines plus importantes, à Paris, l'Olympia, Bobino, l'Alhambra, le 140 à Bruxelles, Le Chêne noir à Avignon, le Toursky à Marseille... Et le Déjazet, un lieu porteur d'histoire et de mémoire que Daniel Pantchenko raconte dans un livre en deux parties, l'histoire et les annexes.

Une histoire qui débute en 1983, à la suite de l'interdiction, vite levée, par le pouvoir socialiste, de Radio-Libertaire. Une attaque qui donne envie à un duo anartiste, Jacky-Joël Julien et Hervé Trinquier de créer un lieu consacré à la chanson francophone, le Théâtre Libertaire de Paris. Difficultés vaincues, amitiés forgées, générosités engagées, le TLP ouvrira les 1er et 2 février 1986 avec deux concerts de Léo Ferré, le 20 h d'Antenne 2 – autre temps, autre télévision – en direct du 41, Faubourg-du-Temple, Paris.

Il y aura dans ce haut lieu les plus belles heures de la chanson. En 1986, en 1988, en 1990, Ferré donnera trois mémorables séries de concerts, *L'Opéra du pauvre* de Frank Ramon y sera joué en 1990, Francis Vernhet fixera quelques moments inoubliables, des milliers de spectateurs rempliront la salle, des centaines sur la scène, à portée de piano. Pour ceux et celles qui sont passés et repassés sur les lieux du « crime », une empreinte ineffaçable.

Le livre de Daniel Pantchenko rassemble une histoire, jusque-là éparpillée, redonne en DVD le concert du 8 mai 1988, capté par Raphaël Caussimon – contrairement à l'annonce faite en couverture, il n'est pas inédit et figurait dans le coffret publié par La mémoire et la mer en 2006 – réunit deux entretiens de l'auteur avec Ferré, les quatre versions des *Temps difficiles*, quatre autres, merveilleusement trafiquées et actualisées, de Bernard Joyet. S'y ajoutent les témoignages de Marie et Mathieu Ferré, Raphaël Caussimon, Bernard Lavilliers, Julien Clerc, Monique Le Marcis, Jean-Michel Boris, les superbes photos de Francis Vernhet.

Léo Ferré Sur le boulevard du crime est publié dans la collection « Chants Libres » au Cherche Midi, sous la direction éditoriale de Jean-Paul Liégeois.

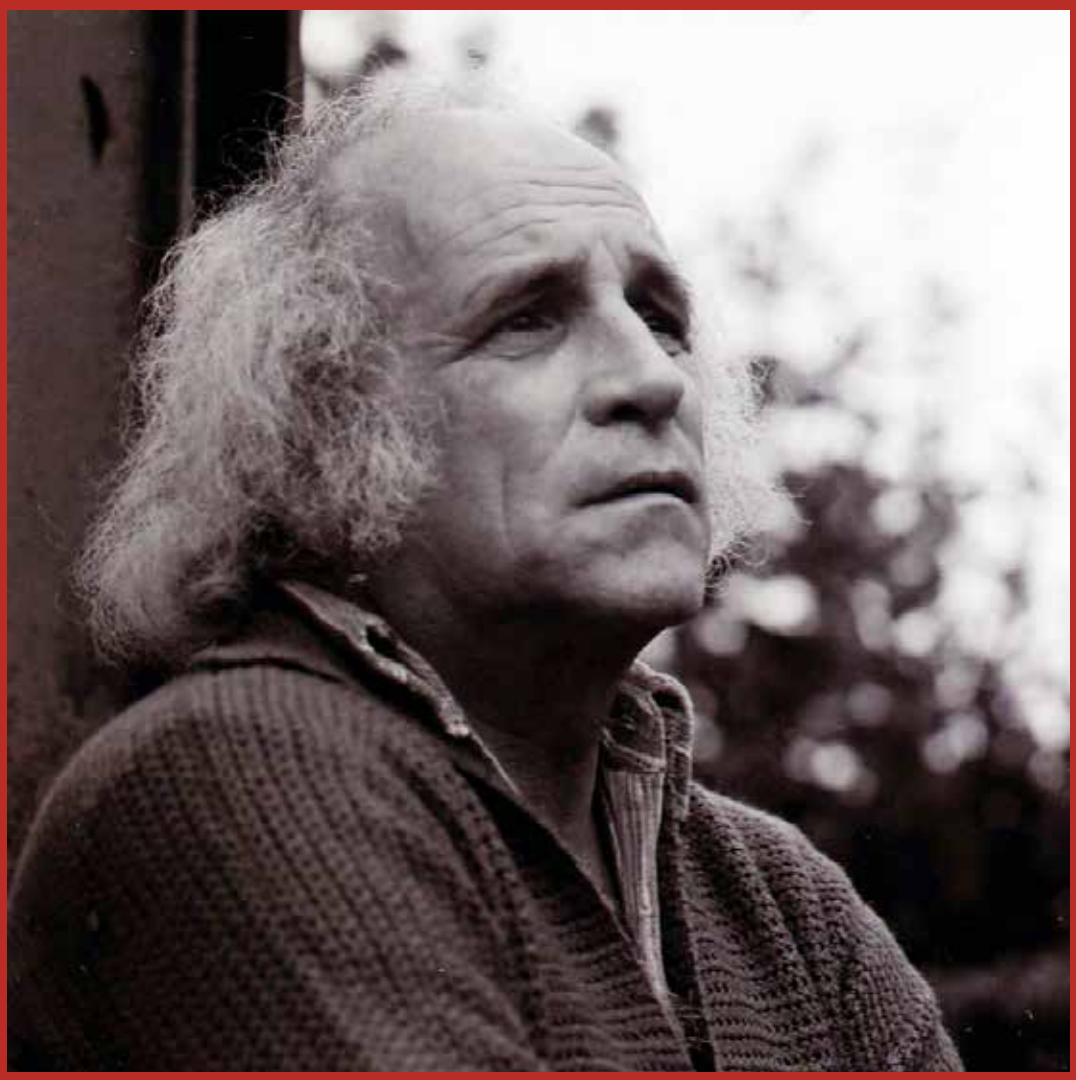
La Débâcle des bonnes intentions

On lit *La Débâcle des bonnes intentions Poèmes 1992-2014* de Mauro Macario en croisant Ferré à tous les carrefours, en épigraphe du livre, « À Léo Ferré qui m'a accompagné jusqu'aux limites extrêmes de l'imaginaire », d'un poème avec quelques vers d'*Il n'y a plus rien*, en ouverture de *Théorie du remplaçant*, d'une phrase que Patrick Laupin prendra en titre de sa préface, *Il faut tout désapprendre*, au plus profond de *Psaume 152* pour celui « qui écrivit le *Psaume 151* je dédie le suivant où s'arrête la numérotation de l'âme », dans une *Lettre* qui clôt le livre, dans d'autres vers, entre les lignes, sur quatre-cents pages. On connaît la bibliographie de Mauro Macario, ses anthologies de poèmes et textes de Ferré, sa traduction d'*Alma Matrix*, ses récitals avec Lucio Matricardi ou Gianluigi Cavaliere, sa présence au festival de San Benedetto del Tronto, chaque fois que se percutent l'humain et le poétique, dans ce numéro (p. 24) avec le *Souvenir* qu'il a écrit d'Enrico Médail.

Dans cette *Débâcle*, court la fraternité avec Ferré, court, hurle une voix unique devant les abaissements généralisés, la barbarie victorieuse, les démissions d'une époque uniformisée, une voix originale qui se détache, frondeuse et rebelle, Patrick Laupin le souligne, comme « la voix éternelle des chansons ». Le recueil s'ouvre *Aux poètes dans les nuages*, à ceux qui ignorent le sens poétique, qui font dans la fleur bleue : « Ne perds pas ton indignation / derrière des poèmes tranquilles et insensés / qui ignorent l'architecture des massacres / le palimpseste des famines / la cérémonie démocratique / d'une injection létale / car le bras de la mort / est aussi le tien / quand tu trempes ta plume / dans cet encrier de sang /qui te répugne tant / toi qui projettes tes broderies baroques / dans le sublime / et te laves la conscience / dans le bidet du style / souviens-toi des damnés / qui se pressent sur ton seuil / renverse l'encrier / de la saignée mondiale / au pied des monseigneurs / de la poésie céleste /… », donnant d'emblée la mesure et l'étendue de la *Débâcle*.

La Débâcle des bonnes intentions de Mauro Macario, édition bilingue, traduit par Marc Porcu, préfacé par Patrick Laupin, a paru à La rumeur libre.

Les Copains d'la neuille



LES COPAINS D'LA NEUILLE – N°32